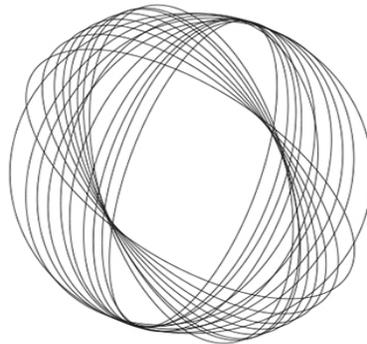


DU MONDE ENTIER

NINO HARATISCHWILI

**LA LUMIÈRE
VACILLANTE**

ROMAN
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BARBARA FONTAINE



nrf

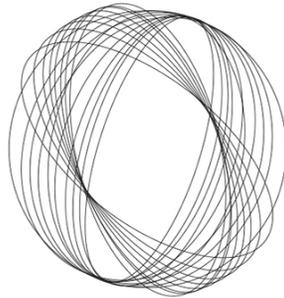
GALLIMARD

DU MONDE ENTIER

NINO HARATISCHWILI

**LA LUMIÈRE
VACILLANTE**

ROMAN
TRADUIT DE L'ALLEMAND
PAR BARBARA FONTAINE



nrf

GALLIMARD

DE LA MÊME AUTRICE

Aux Éditions Belfond

LE CHAT, LE GÉNÉRAL ET LA CORNEILLE, 2021

Aux Éditions Piranha

LA HUITIÈME VIE, 2017 (Folio n° 6961)

Aux Éditions Buchet Chastel

MON DOUX JUMEAU, 2015

Du monde entier

NINO HARATISCHWILI

LA LUMIÈRE
VACILLANTE

roman

*Traduit de l'allemand
par Barbara Fontaine*

nrf

GALLIMARD

La traduction de cet ouvrage a reçu le soutien du Goethe Institut.



Titre original :

DAS MANGELNDE LICHT

© *Frankfurter Verlagsanstalt GmbH, Frankfurt am Main, 2022.*

© *Éditions Gallimard, 2024, pour la traduction française.*

*Pour Sandro (1977-2014)
et Lela (1976-2015)
les amants de Tbilissi*

*et pour Tatuli,
avec qui j'ai appris l'amitié*

PREMIÈRE PARTIE

NOUS

Je me suis tant habitué à la mort
Cela me surprend d'être encore en vie.
Je me suis tant habitué aux fantômes
Que je reconnais leurs traces dans la neige.
Je me suis tant habitué à la douleur
Que je noie mes poèmes dans les larmes.
Je me suis tant habitué aux ténèbres
Que la lumière me serait une torture.
Je me suis tant habitué à la mort
Cela me surprend d'être encore en vie.

TERENTI GRANALI,
Élégie du nouvel an

Tbilissi, 1987

La lumière du soir se prenait dans ses cheveux. Elle allait y arriver, elle allait surmonter cet obstacle aussi, appuyer de toutes ses forces son corps contre le grillage, jusqu'à ce qu'il ne puisse plus opposer à son poids qu'une faible résistance, gémissant à peine et finisse par céder. Et elle ne forcerait pas cet obstacle que pour elle, mais aussi pour nous trois, afin d'ouvrir la voie de l'aventure à ses inséparables compagnes.

Je retins mon souffle pendant une fraction de seconde. Les yeux écarquillés, nous regardions notre amie qui était entre deux mondes : un pied de Dina restait sur le trottoir de la rue Engels tandis que l'autre s'avancait déjà dans la sombre cour intérieure du Jardin botanique ; elle flottait entre le permis et l'interdit, entre le frisson de l'inconnu et la monotonie du familier, entre le retour à la maison et l'audace. Elle, la plus courageuse de nous quatre, nous ouvrait un monde secret auquel elle était seule à pouvoir nous donner accès, parce que les grillages et les clôtures n'avaient pour elle aucune importance. Elle dont la vie devait finir, dans la dernière année de ce siècle malade, plombé, suffocant, au bout d'une corde improvisée avec la sangle d'un anneau de gymnastique.

Mais cette nuit-là, à des années-lumière d'une mort insoupçonnée, j'étais subjuguée par un sentiment universel que je n'arrivais pas bien à cerner. Aujourd'hui je parlerais peut-être d'ivresse, un cadeau que la vie nous fait à l'improviste, cette minuscule fente qui s'ouvre assez rarement au milieu de la laideur du quotidien, au milieu du labeur qu'est la vie, et qui nous laisse entrevoir tout ce qui se cache de plus

derrière cet ordinaire, à condition, pour pouvoir faire le pas décisif, qu'on y consente et s'affranchisse des contraintes et des schémas prédéfinis. Car sans bien le comprendre je pressentais déjà que ce moment se graverait à jamais dans ma mémoire et se transformerait avec le temps en symbole du bonheur. Je sentais que ce moment était magique, non parce qu'il se passait quelque chose de proprement spécial, mais parce que nous formions par notre cohésion une force indestructible, une communauté qui ne reculerait plus devant aucun défi.

Je retenais mon souffle en observant Dina franchir la grille pour entrer dans la cour avec une expression de triomphe et d'exultation. Et moi aussi, je me crus un moment maîtresse du bonheur et de la joie, reine des audacieuses, parce que durant un instant j'étais elle, Dina, ma téméraire amie. Et non seulement moi, mais les deux autres aussi devenaient Dina, elles partageaient ce sentiment de liberté qui semblait renfermer plein de promesses, puisque derrière ces barreaux rouillés tout un monde n'attendait que d'être exploré et conquis par nous, un monde qui voulait se mettre à nos pieds.

Nous nous approchions de l'ancienne clôture du Jardin botanique en admirant le miracle accompli par Dina, tandis qu'elle-même nous regardait d'un air satisfait, comme si elle voulait des applaudissements et de la reconnaissance pour avoir eu raison, malgré nos doutes, de croire que ce bout de grillage rongé par la rouille, dans la rue Engels, offrait un passage idéal pour commencer la grande aventure si longtemps désirée.

— Alors, vous venez ? nous cria-t-elle depuis l'autre côté.

L'une d'entre nous, je ne sais plus laquelle, posa l'index sur ses lèvres fermées et émit un « chut » inquiet. La lumière d'un réverbère solitaire situé de l'autre côté de la rue tombait sur le visage de Dina, taché de rouille sur les deux joues. Je fis le premier pas en surmontant, grâce à l'élan de ma jambe droite, la peur et l'excitation – difficile de dire ce qui l'emportait. Je m'accrochai à Dina, qui écartait tant bien que mal le grillage, mes cheveux restèrent coincés à l'un des fils de fer enroulés qui dépassaient absurdement, mais je me dégageai vite et arrivai un peu vacillante dans la cour. Cela me valut

un hochement de tête bienveillant et un sourire malicieux de Dina. Stimulée par le succès de mon test de courage, je criai aux deux retardataires de se dépêcher. Je faisais maintenant partie du monde de Dina, celui des aventures et des secrets, je pouvais moi aussi afficher un regard satisfait.

Je croyais entendre battre le cœur de Nene jusqu'à l'entrée du tunnel, qui béait devant nous comme une gueule grande ouverte pour bâiller, l'air de dire : Oui, vous croyez avoir surmonté toutes vos peurs et être déjà bien avancées, mais la véritable épouvante est encore à venir, il y a encore moi, dans toute ma splendeur bétonnée, obscure et pleine de rats, sans oublier les écoulements dangereux et les bruits cauchemardesques.

Je détournai mon regard de ce trou noir pour me concentrer sur la nécessité d'attirer Nene et Ira dans la cour intérieure. La pluie qui commençait à tomber ne m'encourageait pas vraiment, mais j'évacuai mon inquiétude en pensant au long trajet qui nous séparait encore de notre destination finale.

Une voiture passa. Nene se baissa instinctivement. Dina se mit à rire.

— Elle pense sûrement que son oncle la recherche déjà et que s'il ne la trouve pas tout de suite il va lancer ses hyènes à ses trousses.

— Ne lui fais pas encore plus peur ! la supplia Ira, la plus raisonnable et pragmatique de nous quatre.

Ira était membre du club d'échecs du Palais des pionniers et championne de l'avant-dernier tournoi transcaucasien de quiz pour les équipes scolaires.

— Viens, Nene, on y va toutes les deux ! dit-elle sur un ton aussi doux qu'insistant, en prenant la main tremblante et toujours humide de Nene.

Puis elle poussa en premier le corps souple et mou de Nene et la fit passer par le grillage que je tenais avec Dina et, une fois que Nene eut réussi à se faufiler, Ira fit de même.

— Bravo ! Alors, c'était si terrible que ça, bande de poules mouillées ? s'écria Dina d'un air triomphant en lâchant le grillage, qui se replia en émettant un pauvre cliquetis avant de s'immobiliser en tremblant dans sa position initiale.

— On va avoir des ennuis, c'est moi qui vous le dis, répliqua Ira.

Mais sa voix manquait de fermeté, car elle aussi était prise d'euphorie et refoulait toutes les inquiétudes et les problèmes que cette aventure nocturne ne manquerait pas de nous attirer. Puis elle regarda le ciel d'un air songeur, comme si elle y cherchait la carte de notre marche à venir, et une épaisse goutte de pluie tomba sur ses lunettes.

Cet après-midi-là, j'étais rentrée en retard du cours particulier de maths que mon père m'obligeait à suivre avec un professeur de ses amis (ses amis étaient tous soit professeurs, soit chercheurs), et Dina m'attendait déjà dans notre cuisine. Sous prétexte de faire nos devoirs ensemble, nous voulions passer en revue notre plan de fuite une dernière fois. Ira et Nene devaient nous rejoindre plus tard, Ira avait un cours d'échecs et Nene devait prendre des « mesures de sécurité » pour pouvoir sortir de chez elle le soir.

Dina sortit de son sac à dos déchiré une lampe de poche surdimensionnée, qui nous stupéfia un moment.

— Ça vous rappelle quelque chose, hein ? dit-elle en souriant. Oui, c'est celle de Beso, mais il ne s'en rendra même pas compte, on la lui rapportera dès demain.

Beso était le concierge de notre école, et je me demandais comment Dina avait fait pour lui voler sa lampe. Nene éclata de rire et, comme si son rire lui avait donné de l'élan, elle se mit à courir en direction du tunnel. Nous la regardâmes avec surprise car c'était la moins téméraire d'entre nous. La prudence de Nene s'expliquait par sa situation familiale, dominée par un oncle tyrannique, tout-puissant et omniprésent, que tout le monde dans notre cour appelait à part soi « un homme du monde parallèle ». La nature plutôt légère, presque naïve et abondamment solaire de Nene était en totale contradiction avec la hiérarchie de fer qui gouvernait son foyer, dans lequel les hommes régnaient tandis que les femmes devaient se soumettre à cette structure patriarcale. Mais Nene avait par chance un caractère heureux, son énergie et sa vitalité ne se laissaient réfréner par aucune menace ni punition.

Ira essuya ses lunettes sur la blouse blanche de son uniforme scolaire, qui après le franchissement du grillage n'était plus aussi

maladivement blanche que d'habitude. La mère d'Ira lavait, amidonnait et repassait tous les jours sa blouse avant de la lui attacher comme un corset et, tandis que chez nous toutes le nœud que nous avions dans le dos se défaisait au fil de la journée et que le tissu glissait, celle d'Ira restait toujours parfaitement en place, comme s'il s'agissait d'être toujours prête pour l'apparition d'un photographe en quête d'un enfant modèle pour la page de titre de la *Komsomolskaïa Pravda*.

Puis Ira aussi se mit à courir pour rattraper Nene. Pour autant que je me souviens, Nene était la seule personne pour laquelle Ira était capable de renoncer pendant quelques secondes à sa discipline, à son pragmatisme et à sa sobriété. Si Ira participait d'ailleurs à notre aventure nocturne et à notre excursion totalement déraisonnable dans le Jardin botanique, c'était bien grâce au consentement spontané de Nene. Quand nous avons soumis notre proposition à Nene, jamais nous n'aurions cru qu'elle surmonterait aussi facilement la peur de sa famille et sa propre hésitation. Lorsqu'elle avait déclaré dans la cour, pendant la récréation, au milieu du vacarme des enfants, qu'elle serait « évidemment de la partie », nous nous étions regardées d'un air si stupéfait qu'elle avait fait sa princesse blessée pendant un quart d'heure – un de ses rôles préférés. Toutes les tentatives d'Ira pour dissuader Nene de cette « idée stupide » échouèrent, et donc Ira n'eut plus qu'à consentir elle aussi, en grinçant des dents.

Pour une raison incompréhensible à nos yeux, Nene avait d'emblée éveillé chez la précoce Ira une espèce d'instinct protecteur. Elle tenait sa main forte, disciplinée et protectrice au-dessus de la tête influençable de Nene, impulsive et guidée par des émotions confuses, à croire qu'elle attendait que Nene commette une imprudence pour pouvoir être là pour elle instantanément – armée pour tous les combats. Et maintenant elle lui courait après pour pouvoir la soutenir dès qu'elle plongerait dans l'obscurité paralysante du tunnel. La pluie s'intensifiait. Je jetai mon sac à dos sur mes épaules et partis également en courant. Dina me suivit, et je ne sais pas ce qui fit que nous éclatâmes de rire en même temps. Peut-être était-ce de savoir que nous avions trouvé la clef du bonheur. Et ce bonheur avait un goût de quetsches pas mûres et de pluie d'été poussiéreuse,

d'excitation et d'incertitude, de pressentiments saupoudrés de sucre glace.

Bruxelles, 2019

J'entre d'un pas hésitant dans la salle déserte, somptueusement revêtue d'un précieux parquet en point de Hongrie, le soleil d'une fin d'après-midi printanière dans le dos. Les spots s'allument à ce moment-là en vrombissant. La lumière est la bonne, je le décide sur-le-champ et suis soulagée. Ses photos ont besoin de cette lumière particulière, mystérieuse et presque timide, qui met son talent en valeur, qui souligne le noir et blanc décidé de ses tirages, leur clarté et leur évidence qui n'ont nul besoin de crudité, pouvant aussi parler au visiteur depuis la pénombre et briller à partir de l'obscurité. J'inspire profondément. Je suis impressionnée par ces deux pièces gigantesques qui communiquent, oui, c'est vraiment une rétrospective. Un grand nombre de ses photos – dont les plus célèbres et les plus iconiques, mais aussi les moins connues et celles conservées sous clef – sont rassemblées ici dans cette ville étrangère, curieuse, pleine d'immeubles Art nouveau, de cafés et de bars bondés, une ville qui, malgré son rôle de métropole, refuse de jouer cette partie, ayant conservé au contraire quelque chose d'agréable et de presque provincial.

Il y a des années, j'ai passé ici bien des heures légères et insouciantes. Je suis même déjà venue dans ce bâtiment, ce Palais des beaux-arts aussi prestigieux que branché. Norin m'y avait emmenée autrefois, je me souviens que nous avons vu un film asiatique tordu et que nous n'arrêtons pas de pouffer de rire avant d'aller nous enivrer à la bière belge. Mes souvenirs de cette ville ont gardé leur odeur et me réchauffent de l'intérieur, un petit soleil que je peux faire briller à tout moment. Norin et moi travaillions alors dans la cave de l'un des musées royaux et nous étions très fiers de pouvoir mettre notre talent à l'épreuve dans ce lieu distingué – on avait confié quelques fameux

masques d'Ensor aux débutants que nous étions et nous n'en croyions pas notre chance. Après le travail, nous nous perdions dans l'agitation nocturne de cette ville enveloppante, nous nous racontions des histoires et avons fini par nous rapprocher. Cela fait combien de temps, me demandé-je en circulant pieusement dans les salles encore désertes et tapissées d'images qui me sont si familières, mais qui dans ce lieu semblent si étrangères, si différentes que j'en ressens presque une étrange jalousie, comme si ce musée me disputait mon intimité douloureuse avec la photographe, puisque dans un peu plus d'une heure les deux salles se rempliront d'une horde d'invités d'honneur, il se formera une longue file de visiteurs, les élus qui sont invités à l'inauguration se salueront et discuteront avec animation dans toutes sortes de langues, dégusteront du vin géorgien en subissant les discours d'inauguration. Et moi, je vais revoir les deux personnes qui – outre la défunte photographe pour laquelle nous nous réunissons ici – m'ont le plus marquée, détruite, celles qui ont plongé mes jours dans le bonheur et le malheur. Deux femmes désormais parvenues à la moitié de leur vie, que je n'ai pas revues depuis des années et qui me poursuivent pourtant comme des ombres, où que j'aille.

Je continue à parcourir les photos, j'essaie de ne pas entrer en contact visuel avec elles pour n'effleurer que furtivement les visages de mon passé, pour les esquiver, j'aurais encore la possibilité d'échapper à tout cela, de fuir, oui, je devrais peut-être faire tout de suite demi-tour, c'était peut-être une erreur de venir ici, un acte qui m'en demande beaucoup trop, quelque chose qui est au-dessus de mes forces. Tout le monde le comprendra, je peux l'expliquer à Anano, qui nous a toutes convoquées ici et qui ne tolérerait aucune objection, qui m'a poussée à monter dans un avion pour Bruxelles et m'a procuré un laissez-passer de VIP qui m'a permis d'entrer dans cette salle une heure avant l'inauguration, en tant que *special guest*. Qui m'a suppliée au téléphone : « Tu dois venir. Vous devez venir toutes les trois, je n'accepte aucune excuse. » Peut-être puis-je encore sortir du vernissage, tout rembobiner, car je ne sais pas si je vais survivre indemne à l'avalanche qui va me rouler dessus ce soir. J'ai lutté si longtemps pour me protéger, exorcisant mon passé avec une

discipline quasi militaire, et maintenant je parcours cette salle dans laquelle mes pas résonnent, je traverse ces pièces surdimensionnées, éblouissantes, et je fais de mon mieux pour me défendre contre les souvenirs qui m'assailent de tous côtés comme des singes affamés.

Mais ne suis-je pas venue dans ce lieu pour célébrer le testament de Dina ? Ce qui veut dire que je dois me rendre. Et je ne suis pas la seule à le savoir, les deux autres le savent aussi, c'est pour ça que nous venons, malgré tous les ressentiments et les doutes, en faisant abstraction de tout ce qui est derrière nous. Nous le devons à Dina et à nous-mêmes, nous devons supporter nos retrouvailles – et tous ceux qui ont été auprès de nous un jour, qui nous fixent depuis les murs en réclamant leur tribut. Est-ce la raison pour laquelle nous venons seules ? Sans savoir, je suppose, que nous sommes toutes les trois venues à Bruxelles non accompagnées – sans nos compagnons ou compagnes, sans enfants, sans amis qui pourraient nous faciliter ces retrouvailles.

Mais je suis encore seule ici, je peux encore prendre la fuite. Bon, eh bien tant pis, ils n'ont qu'à casser du sucre sur ma lâcheté, qu'est-ce que ça peut faire si c'est mon seul salut ? Mais mon regard s'arrête alors sur cette photo de petit format au cadre sobre, placée sous un néon à la minceur fascinante. Pourquoi cette photo est-elle si seule sur un grand mur, comme une orpheline ? Pour autant que je puisse le voir, les autres sont toutes disposées en série, celle-ci fait exception, et plus je m'en approche, plus son rôle central m'apparaît clairement : c'est la seule photo qui montre l'artiste mais n'est pas d'elle. Les autres où elle apparaît sont des autoportraits, des clichés d'une grande valeur artistique, provocants, des mises à nu pratiquement insoutenables, qui extériorisent son intériorité dans une sorte d'autoexploitation, et je suis sûre qu'il y en aura quelques-uns ici. Mais cette photo relativement petite n'est pas une œuvre d'art, même d'un point de vue d'amateur elle n'est pas réussie, et pourtant elle a quelque chose qui me fait frissonner et m'oblige un instant à retenir mon souffle.

Cette photo nous montre toutes les quatre, elle montre la version de nous dont nous sommes issues, en quelque sorte l'origine, l'œuf dont nous avons éclos ensemble. Nous sommes au seuil de la vie, au début

d'une amitié qui exigera tout de nous, mais nous n'en savons encore rien, nous ne connaissons pas les cartes que la vie nous a distribuées, la partie n'a pas encore commencé, nous pouvons encore être libres, nous pouvons encore tout souhaiter.

La photographie, qui est censée être une sorte de prologue à cette exposition, ne porte pas l'un de ses titres si évocateurs, elle est sobrement accompagnée du lieu de la prise et de l'année : « Tbilissi, 1987 ». Je m'arrête, envoûtée, je ne peux pas bouger, et des images commencent à submerger ma tête, je n'ai pas le choix, je vais me laisser emporter, c'est absurde de lutter contre quelque chose qui s'apparente à une force naturelle. Je suis impuissante, tout à coup je suis redevenue enfant, je suis de nouveau celle qui me regarde depuis cette photo.

Plus je considère ce petit tirage en noir et blanc, tout seul, livré à lui-même dans cette salle majestueuse, plus je suis sûre qu'il date précisément de ce jour, celui de notre entrée par effraction dans le Jardin botanique, de ce moment particulier où, pour la première fois de ma vie, j'ai senti le bonheur sur la paume de mes mains et dans le creux de mes genoux, dans mon nombril et sur mes cils. Je m'étonne seulement que cette photo ait été choisie comme ouverture symbolique. En tant que sœur de l'artiste, Anano est son exécutrice testamentaire et en même temps la conseillère de cette exposition, comme elle me l'a fièrement raconté au téléphone il y a un mois. C'est sûrement elle qui a pris cette décision. Connaisait-elle la particularité de cette journée ? Sa sœur lui en a-t-elle parlé ?

Je trouve tout aussi étrange le fait que cette photo, dans mon souvenir, ait été prise dans notre appartement, qui plus est par mon père qui ne nous photographiait jamais, nous emmenant tout au plus, mon frère et moi, aux séances obligatoires dans un studio. Mais, pour une raison que j'ignore, ce jour-là il nous a toutes les quatre trouvées dans la cuisine et il a pris son appareil. Non pas le Leica honni de ma mère, qui à cette époque était encore caché quelque part dans sa chambre, mais peut-être le vieux Lubitel ou le Smena *¹ de ma grand-mère, qui par hasard contenait une pellicule.

La photo nous montre toutes les quatre après l'école en cet après-

midi, en train de planifier notre aventure, penchées sur la table et plongées dans une conversation, hyper concentrées, certaines d'entre nous un peu anxieuses, mais Dina euphorique, prête pour le grand jour, pour l'épreuve de courage. Mon père a dû trouver le spectacle si amusant qu'il a jugé nécessaire d'interrompre son travail sacré pour aller chercher l'appareil photo.

Ira était trop raisonnable pour imaginer une chose pareille, Nene trop prudente, même si elle ne faisait que rêver pendant les heures de cours – de la liberté et de tout ce qu'elle lui permettrait de faire, et surtout de l'amour, un amour absolu, excessivement romantique et doux, infesté par le cinéma. Moi, je n'étais rien de tout ça, mais j'étais écartelée entre la soif de liberté de Dina, la raison d'Ira et les rêveries de Nene, c'est pourquoi dès le début m'était échu dans cette constellation le rôle de médiatrice, de conciliatrice qui devait toujours veiller à maintenir l'équilibre de notre amitié.

C'était Dina qui avait échafaudé ce plan, Dina la cracheuse de feu, comme je l'appelais parfois, celle qui avait le plus d'avertissements à l'école et qui acceptait d'un clignement des yeux toute punition que les adultes lui infligeaient pour avoir dépassé les limites. Que lui importaient les remontrances, les réunions parents profs durant lesquelles sa mère était exposée aux regards méprisants des autres parents et devait subir les profonds soupirs et hochements de tête de sa professeure principale ? Ces punitions provenaient d'un monde qui répartissait proprement les gens en obéissants et rebelles, malins et bêtes, bons et mauvais, conformes et déviants. Ce genre de catégories n'existait pas dans le monde de Dina : il n'y avait que les passionnants et les ennuyeux, les intéressants et les inintéressants, les excitants et les ordinaires. Et si on avait vraiment voulu la punir, on aurait dû suivre ses critères et imaginer quelque chose qui rentre dans ses catégories, mais heureusement son monde ne semblait pas accessible aux adultes, et donc rien ni personne ne pouvait l'atteindre. Et si Dina avait fini sa scolarité avec des résultats acceptables, cela n'était dû à mon avis qu'à la pitié de la directrice pour sa mère célibataire. Rien ne résistait à la curiosité de Dina, la curiosité était son moteur, sa boussole, et elle la suivait

imperturbablement. Tout ce qui enflammait son imagination, tout ce qui semblait étranger et attirant devait être exploré et exploité, toute limite était là pour être dépassée, et toute barrière pour être forcée. La force qu'elle déployait dans ces cas-là était comme un ouragan, il était impossible de lui résister, elle nous emportait comme le cyclone du lointain Kansas qui avait catapulté Dorothy et Toto au pays des Munchkins – curieusement l'un des rares livres américains pour enfants qui n'avaient pas été taxés chez nous de « camelote capitaliste » et nous étaients donc accessibles.

Mais la moins à l'abri de son ouragan, c'était moi. J'étais la plus fidèle de son escorte, sa plus loyale compagne. Je l'aurais suivie dans tous ses pays magiques, jusqu'à Oz et même beaucoup plus loin. Depuis le jour où nous avons fait connaissance elle exerçait sur moi une irrésistible attraction, elle me contaminait par sa curiosité, j'étais malade d'elle. Non pas que j'aie manqué moi-même de force motrice ou de soif d'exploration, non pas que j'aie été particulièrement sage et obéissante, et mon imagination aussi était très vive. Mais les explorations de Dina menaient beaucoup plus loin que là où j'aurais été prête à aller moi-même.

Et bien sûr, l'idée de s'introduire dans le Jardin botanique avait aussi été celle de Dina.

Nous foncions toutes les quatre dans le tunnel en riant, la lumière de la lampe de poche de Dina clignotait convulsivement et nos ombres dansaient un ballet désarticulé sur les parois humides en béton. Ce tunnel était considéré par les enfants de Tbilissi comme le décor final de toutes les histoires d'horreur ; il avait paraît-il été construit comme bunker pendant la Seconde Guerre mondiale, quand on croyait que les fascistes avaient atteint l'Elbrouz. Le tunnel semblait infini, mais nos jambes nues avaient surmonté la peur et les échos de nos voix nous répondaient, nous confortaient dans notre projet : pour éviter que l'obscurité et les bruits terrifiants ne réveillent notre peur, il ne fallait pas s'arrêter. Nene était la plus excitée, surprise par sa propre audace, et son rire strident, explosif, contagieux se répandait et semblait ramener à la vie ce vide infini qui nous entourait. Le rire nous emportait, de plus en plus vite, il nous délivrait et nous libérait, jusqu'au moment où nous arrivâmes à

l'autre bout haletantes, transpirantes et fières, pour tomber dans les bras de la pluie estivale.

Les gouttes étaient énormes, nos uniformes, nos tabliers et nos cheveux furent trempés en une seconde, mais l'air était chaud et ça ne nous faisait rien, la chaleur inattendue du mois de juin et notre courage nous protégeaient. Nene se laissa tomber par terre, à bout de souffle. Ira se pencha en avant en appuyant ses mains sur ses genoux, je m'adosai à la paroi toute froide du tunnel pour reprendre mon souffle. Mais Dina ne s'arrêta pas, à croire qu'elle ne pouvait jamais manquer de souffle, que ses poumons étaient faits pour les vitesses inaccessibles et les trajets infinis. Elle écarta les bras et se jeta dans le rideau de pluie, l'épaisse végétation, l'air chaud et le chant de la cascade que nous entendions toutes.

— Venez, on y est presque, venez ! nous cria-t-elle en braquant la lampe de poche sur nos visages.

— Attends, il faut juste que je... juste que je..., souffla Nene.

Ira secouait la tête, l'air une fois de plus énervée par la folie de son amie, qui était venue ici en ignorant tous les dangers. Notre but était la petite cascade située au milieu du jardin. Le bassin était juste assez profond pour qu'on puisse y sauter du rocher, et pendant les journées d'été on voyait les garçons du voisinage y faire des sauts périlleux. Jusqu'à présent nous les avons toujours regardés avec envie, car quand nous visitons le Jardin botanique c'était soit avec des profs pour une sortie scolaire, soit avec une employée municipale, qui veillait toujours à ce que personne n'ose une folie qui aurait pu lui coûter son poste.

Après avoir repris notre souffle, nous partîmes en direction de la cascade, cette fois assez lentement, en nous frayant un chemin à travers le maigre clair de lune et la végétation dense du jardin. La pluie courait sur nos visages, sur nos cheveux, nos vêtements et nos sacs, et à chaque pas on croyait laisser des petites flaques sur le sol. Nous voyions la lampe de poche de Dina clignoter régulièrement devant nous et entendions parfois ses exclamations enthousiastes, comme s'il fallait encore qu'elle nous séduise, nous convainque de faire les derniers pas qui nous séparaient de notre but commun, et surtout pas demi-tour.

Ira prit la main de Nene, qui semblait soudain épuisée et apeurée, à croire que tout son courage l'avait brusquement quittée quand elle avait laissé le sombre tunnel derrière elle. Elles marchaient côte à côte comme deux vieilles dames. La manière qu'avait Ira de tirer Nene derrière elle me touchait profondément – sa façon de veiller sur elle, de faire attention à ce que ses pieds délicats ne trébuchent pas et que ses douces mains ne s'égratignent pas sur une branche, de veiller sur sa petite silhouette rose, si bien faite, sur sa tendre peau de bébé et sur ses seins qui se dessinaient déjà sous sa robe d'uniforme. Ira et moi étions les dernières à être encore plates, tandis que Dina et Nene avaient déjà commencé à changer : Dina sans y faire attention, avec une indifférence surprenante, tandis que Nene était visiblement fière et très impatiente de devenir femme avec sa magnifique tresse blonde comme les blés et ses yeux bleu délavé, que le sentimentalisme rendait encore plus délavé. Je m'arrêtai un instant et les laissai passer devant pour pouvoir mieux les admirer dans l'intangibilité de leur intimité.

Nous arrivâmes dans la clairière, les buissons s'ouvraient sur une prairie parsemée de fleurs colorées, et à gauche nous aperçûmes le petit bassin que la cascade avait formé sous elle au fil des ans, nous entendîmes son bruissement continu, vîmes le jet d'eau se précipiter d'en haut, et nous restâmes comme enracinées sur place.

Je cherchai Dina des yeux, sa lampe de poche et son sac à dos gisaient abandonnés par terre, tandis qu'elle restait invisible. Je l'appelai, mais le bruit de la cascade recouvrait ma voix. Ira se joignit à moi. Nous criâmes et criâmes encore jusqu'à ce que nous entendions la voix de Dina tout en haut, puis nous levâmes les yeux. Elle avait réussi, malgré la pluie et l'obscurité, à grimper sur le rocher. Elle surplombait la cascade, elle semblait l'avoir vaincue et être désormais la maîtresse reconnue de ce lieu.

— Comment elle est montée là-haut ? s'étonna Nene, s'attirant un hochement de tête éloquent d'Ira.

Je levai les yeux vers Dina, et j'étais très calme, car si elle avait réussi j'y arriverais aussi, elle nous avait conduites au but, et tant qu'elle serait à mes côtés je ne devrais pas avoir peur.

— Allez, venez ! criait-elle dans la nuit.

Je commençai à arracher mes vêtements collants, à retirer mes chaussettes et chaussures trempées. Vêtue de ma seule culotte en coton blanc portant l'inscription « Vendredi », que mon père m'avait rapportée, dans un « pack pour la semaine », de l'un de ses congrès à Varsovie, Prague ou Sofia, je ramassai la lampe de poche qui brillait toute seule dans son coin et je la mis dans la main d'Ira en lui demandant de m'éclairer le chemin, puis j'entrepris d'escalader le rocher dans cette culotte ridicule que je ne portais jamais le bon jour de la semaine.

J'avais mal aux pieds, des cailloux m'entaillaient les talons, mais je ne voyais que les bras écartés de Dina, debout là-haut à m'attendre. Je me frayai un chemin en m'agrippant aux branches et aux rochers saillants pour me hisser. Je dérapai plusieurs fois, mon cœur s'emballait, mais je me ressaisis vite et essayai de continuer. Le faisceau lumineux de la lampe n'éclairait que sporadiquement les endroits où je mettais les pieds, mais comme je sentais les regards anxieux d'Ira et de Nene braqués sur moi, je m'efforçais de donner l'image d'une ascension facile. Puis je vis la main de Dina et je la saisis, pleine de joie. Elle me souleva et je me retrouvai à côté d'elle. Elle avait retiré son uniforme et ses chaussures pour les lancer en bas en riant.

— Tu es prête ? me demanda-t-elle en agrippant ma main un peu plus fort.

Je me plaçai épaule contre épaule à côté d'elle – ses petits seins saillants aux mamelons presque incolores semblaient des corps étrangers sur son corps qui m'était par ailleurs si familier. Je hochai la tête et fis un petit pas en avant. Je ne regardais pas en bas, mais en haut. Le ciel était noir et pourtant je reconnus la Grande Ourse, à propos de laquelle mon père me racontait volontiers des histoires. Elle semblait approuver notre projet. Je tirai la main de Dina, nous continuâmes d'avancer sur la pointe des pieds sur le sol inégal, nous nous penchâmes en avant, nous regardâmes encore une fois, serrâmes nos mains encore plus fort et sautâmes dans le vide avant de tomber tout en bas.

Je sursaute, quelqu'un me tapote l'épaule. Je n'ai même pas entendu

de pas. C'est comme si on m'arrachait à un profond sommeil. Je vois la photo, il me faut un instant pour mettre de l'ordre dans mes pensées et mes souvenirs : l'après-midi avant notre saut dans la cascade. Avant mon saut dans la liberté. Le prélude à tout ça.

— Je n'y crois pas : tu es venue ! s'exclame Anano.

Elle se jette à mon cou et je ne sais pas du tout de quelle époque je suis prisonnière, je suis en suspens entre les époques, ou dans plusieurs à la fois. Elle est magnifique. Elle a l'air si heureuse, si rayonnante, dans une simple robe d'été bleu foncé qui pourrait avoir appartenu à sa mère – ces robes portefeuilles qu'elle et sa sœur aînée portaient si souvent et dans lesquelles elles avaient l'air d'impératrices. Elle a mis deux créoles en or et un peu de rouge à lèvres, de sobres ballerines, ses yeux sont cernés de rides douces et vivantes, un peu de gris s'est glissé dans ses cheveux bruns en désordre, mais elle a toujours l'air aussi gracieuse, aussi charmante qu'une éternelle jeune fille, peut-être est-ce aussi mon regard sur elle, peut-être que dans cette histoire elle restera la petite sœur pour l'éternité, et je suis ensorcelée un moment, je me demande quand je l'ai vue pour la dernière fois. Je sais qu'elle est mariée à un homme qui a fait fortune en Géorgie dans le secteur florissant du bâtiment et qu'elle a deux enfants, qu'elle habite dans une maison à la périphérie de Tbilissi, cultive son jardin – c'est du moins ce que sa mère a raconté au téléphone, et j'arrive parfaitement à l'imaginer dans cet environnement, en femme et mère heureuse, en compagne insouciant et joyeuse baignant dans une mer de fleurs. Elle a une galerie en ville, soutient de jeunes artistes et s'occupe de l'héritage de sa sœur depuis que sa mère n'en a plus la force. C'est la plus lumineuse et la plus confiante de la famille, la plus indemne parmi ceux que la vie a dédommagés pour tout ce qu'elle leur avait pris en termes d'amour et d'affection, de chances, de confiance et de justice – elle a eu droit à tout ça : une perspective, la normalité et la paix.

Je dois encore m'habituer à l'idée que c'est elle qui gère l'héritage, l'impitoyable noir et blanc des œuvres de sa sœur, alors que la radicalité de sa vision et de sa personne forme un tel contraste avec la douce nature d'Anano. Mais sensible et intuitive comme elle est, elle se fie à des commissaires et à des experts et se tient discrètement en

retrait, je le sais par sa mère, et à cet instant je me réjouis sincèrement pour elle, pour son grand moment qui sonnera bientôt et lors duquel elle sera célébrée à la place de sa sœur. Je la garderais bien plus longtemps dans mes bras, mais je la lâche, je me rends compte qu'elle ne se réjouit pas moins de me voir, elle lutte contre l'émotion qui monte en elle, contre le sentimentalisme qui la distingue tant de sa sœur. Je garde sa main dans la mienne.

— Oh mon Dieu, je n'y crois pas ! C'est tellement dingue qu'on se revoie toutes, et en plus à Bruxelles ! Je dois absolument t'embrasser de la part de deda *. Tu l'as sûrement appris, ma mère a réussi à se casser la jambe juste avant l'expo, comme par hasard, et elle ne peut pas venir. Et cette expo, Keto, c'est la folie, ça fait deux ans qu'on la prépare, et je suis tellement contente et soulagée qu'elle commence enfin. J'ai aussi proposé à Ira et Nene de venir plus tôt pour qu'on puisse éventuellement discuter avant l'inauguration officielle, mais je ne sais pas quand elles arrivent exactement. Et, au fait, il y aura une grande fête après, ne vous avisez pas de ficher le camp, il y aura de bons cocktails et de la musique dans le jardin. Je veux dire, on ne peut pas organiser une rétrospective pour elle sans faire la fête après comme s'il n'y avait pas de lendemain...

— Oui, tu as raison, dis-je en résistant péniblement à la tentation de regarder à nouveau la photo de nous quatre.

Anano s'en rend compte et rit.

— Vous n'êtes pas mignonnes ? Je me suis longtemps demandé quelle photo de vous je devais prendre, et puis... Je veux dire, celle-là vous représente toutes les quatre à merveille, je trouve.

— C'est mon père qui l'a prise. C'était un jour très particulier, tu sais... Où tu as trouvé cette photo ?

— Ben par toi, tu as dû la donner à ma sœur un jour.

Mais je n'ai pas le temps de répondre qu'elle s'écrie avec exaltation qu'elle doit absolument me présenter aux commissaires de l'exposition, et elle me tire par la main à travers toute la salle, qui commence peu à peu à se remplir.

Nous nous approchons d'une Géorgienne de grande taille en combinaison noire et d'un homme insignifiant, à moitié chauve, avec

des lunettes à monture en écaille. Ils me saluent avec une amabilité excessive.

— Keto Kipiani en personne ! s'écrie en anglais l'homme trapu en me tendant la main.

La Géorgienne me salue en géorgien et me dépose une bise sur chaque joue.

— Nous vous voyons donc en chair et en os, et pourtant grâce à toutes les photos de vous et de vos amies on a l'impression de vous connaître déjà, ajoute la Géorgienne, cette fois en anglais.

— Exactement ! confirme l'homme.

— Ce sont Thea et Mark, les héros de cette rétrospective, explique Anano avec un grand sourire. Mark est un expert mondialement reconnu dans le domaine de la photo, et il dirige le musée de la Photographie de Rotterdam. Thea est une historienne d'art renommée, spécialisée dans l'Europe de l'Est. Elle a créé un fantastique festival de photo à Tbilissi, il faut absolument que tu y ailles.

Anano veille visiblement, dans son rôle d'hôtesse, à ce que nous nous sentions au moins aussi bien qu'elle. Je souris d'un air gêné en hochant poliment la tête. La phrase de la Géorgienne m'a intriguée : *et pourtant grâce à toutes les photos de vous et de vos amies on a l'impression de vous connaître déjà...*

Évidemment. Nous sommes toutes les quatre exposées en abondance. Je dois me préparer à rencontrer les innombrables nuances de moi-même, les étapes de mon devenir. Je dois me préparer à être étreinte par le passé. Je dois me préparer à regarder les yeux muets des morts.

Je ressens à nouveau l'envie de fuir, je regarde nerveusement en direction de la sortie, il est encore temps, je peux encore filer à l'hôtel, prendre ma petite valise et le prochain train pour l'aéroport, monter dans l'avion, rentrer à la maison, dans ma petite oasis isolée, m'installer dans le jardin en fleurs qui déborde de toutes parts, déboucher une bouteille de vin et échapper à tout, contourner l'ouragan qui se prépare, rester épargnée.

Mais soudain j'entends des pas derrière moi, et avant même de la voir je sais qu'Ira est arrivée. C'est devenu une autre femme, une

autre personne, de nous quatre c'est peut-être elle qui a subi la transformation la plus notable, mais ses pas sont toujours les mêmes, des pas lourds, sonores et rythmés par lesquels elle s'annonce et donne la cadence à la fois. Elle me paraît encore plus grande que dans mon souvenir, on ne pouvait pas deviner une taille pareille à voir sa stature d'enfant, ses deux parents étaient plutôt petits, et sa présence m'étonne chaque fois que je la revois après longtemps. Elle porte un tailleur rayé parfaitement seyant qui souligne son androgynie, mais à cause de la chaleur elle a retiré la veste et la porte sur le bras, et son tee-shirt blanc moulant met en valeur son buste musclé et ses biceps imposants. Elle qui autrefois rejetait le sport comme une stupide perte de temps est devenue pendant ses années aux États-Unis une vraie junkie du fitness et consacre visiblement encore beaucoup de temps à maintenir son physique à la hauteur de son niveau intellectuel. J'aime bien la coiffure qu'elle s'est trouvée il y a quelques années et qui est devenue sa marque de fabrique, en plus des remarquables tailleurs de créateurs de différentes couleurs qu'elle porte comme un uniforme. Son carré court est nettement plus long du côté gauche, et sa nuque est rasée. Elle ne met aucun bijou, comme on pouvait s'y attendre, et pour tout maquillage un peu de brillant à lèvres. Elle tire élégamment sur le parquet une petite valise en aluminium, marche vers nous d'un pas décidé et ouvre les bras. Elle étreint d'abord Anano, salue ensuite les deux commissaires en se présentant à eux avant de m'enlacer. Les trois autres s'éloignent discrètement pour nous laisser entre nous. Nous restons un moment debout à nous étreindre. Je sens son parfum masculin qui lui va à ravir et, pour la première fois depuis que j'ai mis un pied dans ce bâtiment, je me sens bien et en sécurité, le visage blotti dans le cou d'Ira. Même si elle est nerveuse, ce que je suppose, cela ne se voit pas, et j'admire ô combien son assurance, un signe de réussite péniblement acquis au cours de sa vie d'avocate à succès. Contrairement à moi, elle ne manifeste aucune malaise à revenir dans un passé exorcisé de longue date.

« Je suis tellement contente », murmure-t-elle d'une voix qui semble tout à coup brisée, comme si son assurance vacillait un peu. Cela me donne un sentiment de satisfaction, car je ne suis plus seule avec ma

nervosité et ma terreur devant ces photos, je ne risque plus d'être exposée et démasquée toute seule, devant des centaines de gens qui dirigent sur moi leurs yeux avides de sensations.

— Je suis très contente que tu sois venue, je ne vais pas tenir le coup toute seule, dis-je en m'étonnant du choix de mes mots.

— On va y arriver. C'est un jour important pour nous toutes.

— Nene vient aussi ?

Je n'arrive toujours pas à croire qu'après tout ce qui s'est passé elle va entrer dans cette salle dans quelques minutes et partager cette expérience avec nous. C'est sans doute elle qui a payé le prix le plus fort, qu'on a délaissée et sans cesse trahie, et elle a évité tout contact avec Ira depuis des années. Et maintenant elle aurait laissé tout ça derrière elle pour monter dans un avion ? J'en doute jusqu'au dernier moment.

— Elle va venir, j'en suis sûre, dit Ira avec sa confiance habituelle, en reculant un peu. Laisse-moi te regarder. Tu as bonne mine.

— Ah, arrête, j'ai à peine dormi la nuit dernière, je n'ai rien pu avaler et je me sens encore complètement crevée, je ne sais même pas comment je vais survivre à...

— Allez, ne fais pas de chichis !

Cette remontrance lapidaire m'énerve aussitôt. Ça aussi, c'est typiquement elle : elle est habituée à donner des ordres, à manipuler, à parvenir au jugement souhaité.

— Je ne fais pas de chichis, je ne vais pas bien à cause de tout ça.

— Je suis désolée, dit-elle en me regardant droit dans les yeux. Je sais que c'est particulièrement difficile pour toi. Moi aussi, je suis nerveuse. Je veux dire... c'est vraiment la plus grande exposition jusqu'à présent, et tout le monde va être là. Mais tu sais que notre absence aurait été inexcusable. Tu ne te le serais jamais pardonné. Et moi non plus, je ne te l'aurais pas pardonné.

Elle me fait un clin d'œil.

— Tu savais qu'on faisait aussi partie des œuvres d'art ? demandé-je tout à coup.

— Bien sûr, je veux dire, qu'est-ce que tu croyais, qu'ils allaient exclure les photos sur lesquelles on figure, au nom de je ne sais quel respect stupide ?

Ira et Nene ont toujours eu un autre rapport que moi à nos portraits. Nene, avec son côté légèrement exhibitionniste, et Ira, pourvue d'un ego impressionnant, savourent avec une fierté visible de faire partie de l'art de Dina et d'être immortalisées sur ces clichés noir et blanc. Contrairement à moi, elles ont aussi visité toutes les expositions en Géorgie et à l'étranger, en veillant soigneusement à ne pas se croiser, et Nene a même tenu un discours ici et là et donné des interviews sur sa spectaculaire amie.

Mais moi je ne voulais rien avoir à expliquer, encore moins au monde extérieur. Les souvenirs qui m'enchaînent aux photos de Dina sont sûrement très différents des interprétations que le monde de l'art projette dessus – et il ne me viendrait jamais à l'esprit de les partager avec des étrangers. Maintenant je fais partie de son art, de même que Nene et Ira. Ma réticence a certainement des motifs égoïstes d'autoprotection, d'un autre côté ce serait presque un crime de nuire à son art par mes remarques. Je suis bien placée pour le savoir, moi qui dans la vie suis au service des images des autres.

Ira est plongée dans une conversation animée avec Anano. Mon regard se promène et mon attention est retenue par un cliché, je suis attirée comme par le chant d'une sirène, j'avance en somnambule vers cette photo que je ne connais pas, je veux savoir de quelle période elle provient, car en fait je les connais toutes, je connais la date et le lieu de chaque photo, je connais l'ambiance qui régnait, l'événement dont il est question, je sais quelle vexation et quelle joie sont en arrière-plan. Mais ce cliché-là ne me dit rien, et en même temps je reconnais tout dessus, tout est si familier, j'ai l'impression de tomber dans un buisson d'orties et que ma peau est en feu.

C'est une prise de notre cour, on reconnaît nos appartements en plongée, la distance et la hauteur les font paraître minuscules avec le linge qui flotte, le petit jardin dont le robinet d'eau goutte en permanence, la balançoire, le grenadier et le mûrier. Elle a dû grimper sur le toit pour prendre cette photo. Elle n'avait reculé devant aucun obstacle et trouvé un moyen d'explorer ce lieu familier sous un angle complètement neuf.

La cour

Située dans le quartier le plus vallonné et le plus bariolé de Tbilissi, la cour était l'univers de notre enfance. « Sololaki doit son existence aux sources riches en eaux des montagnes environnantes, au milieu desquelles ce village jadis tortueux a évolué au fil des siècles en un quartier très convoité et très mélangé. » En regardant la photo j'entends la voix de mon père me parlant, lui qui racontait si volontiers des histoires sur notre quartier lorsque je lui donnais encore la main pour en arpenter les rues. « Sous le règne des Arabes, comme on avait besoin de beaucoup d'eau pour arroser les jardins des remparts on a fait installer un canal qui acheminait l'eau des collines de Sololaki jusque dans la vallée. Plus tard, lorsque les Turcs ont pris le pouvoir, ils ont aussi fait usage de cette eau. En turc l'eau se dit *su*, et ce terme turc a ainsi migré dans le nom géorgien du quartier, le *u* devenant un *o*. Au XIX^e siècle, de riches Géorgiens se sont installés en nombre dans cette région en y aménageant des jardins, et là aussi l'eau a joué un rôle décisif. Sololaki est ainsi devenu un secteur renommé, dans lequel de gracieuses villas aux fenêtres colorées et aux pittoresques balcons * en bois se sont mises à border les rues pavées. »

Lorsque je suis venue au monde et que l'on m'a ramenée dans l'appartement sombre et toujours humide du 12 rue des Vignes, entre la longue rue Engels et la place Toneti, les hauts fonctionnaires du PC habitaient déjà dans d'autres quartiers, et les villas jadis somptueuses de Sololaki avaient été transformées par l'État. Les habitants vivaient désormais dans les fameuses cours de Tbilissi. J'entends à nouveau la voix monotone et apaisante de mon père : « Comme, du fait de la pénurie de logements, beaucoup de familles vivaient dans ces cours et la vie se déplaçait de plus en plus vers l'extérieur, c'était extrêmement bruyant. Et comme c'était l'époque du cinéma néoréaliste italien, on a vite fait d'associer ce bruit à l'Italie. C'est ainsi que les cours de Tbilissi sont devenues les Cours italiennes. »

Je revois ces cours, je déambule en pensée dans ces ruelles pavées et

je bifurque dans la rue des Vignes où a commencé ma vie. Ce quartier me tenait alors lieu de monde entier. Je me promène en imagination, je longe le Jardin botanique, l'église Djvaris Mama et la rue Engels où se trouvait notre école, je monte jusqu'aux hauteurs du Mtatsminda et de son train à crémaillère, jusqu'à la tour de la télévision et jusqu'au parc d'attractions, jusqu'aux collines d'Okrokana, en traversant tous les passages enchantés et les escaliers de bois qui serpentent au milieu des vignes qui envahissent les balcons, et les petites rues tortueuses, je franchis l'imposante place Lénine pour aller jusqu'à l'hôtel de ville, en passant au milieu des pénibles commères et des hommes qui lavent éternellement leurs KamAZ, je me faufile entre le linge qui flotte et la petite fontaine – c'est dans ces lieux que se sont déroulées toutes mes tragédies et comédies, que j'ai avancé à tâtons dans la vie, que j'ai vécu, incrédule, l'effondrement d'un monde, les yeux écarquillés et une peur mortelle au ventre.

Je revois notre cour rectangulaire. Les deux bâtiments qui se faisaient face, au milieu un minuscule jardin clôturé, à droite la maisonnette en pierre de deux étages, sur pilotis, qui avait été construite par la suite, moins colorée et moins belle, qui semblait perchée sur des pattes de poulet, perdue, comme si elle s'était échappée d'un conte russe.

À la différence des *pavlač* tchèques ou *pawlatsche* autrichiennes, on avait accès aux appartements non seulement par la rue puis l'escalier intérieur aux marches en bois de guingois, mais aussi depuis la cour par des escaliers en colimaçon tout tordus. Les différentes parties d'habitation étaient reliées les unes aux autres par une longue galerie en bois. Tandis que notre maison avait trois étages et était pourvue de balcons richement ornés, le bâtiment en brique d'en face n'avait été construit qu'au début du siècle, c'était le plus solide de tous, couvert de lierre, sur deux étages, avec des balcons métalliques aux décorations florales.

La véritable vie de nos trois communautés avait lieu soit sur les vastes balcons en bois soit dans la cour. On y jouait au backgammon ou aux dominos, on y échangeait des recettes, les maîtresses de maison y entreposaient leurs bocaux et les jouets mis au rebut, on y troquait des herbes contre de la farine, on parlait des maladies et des crises

conjugales, on démasquait les amourettes. Presque toutes les portes des appartements étaient vitrées, de sorte que les habitants savaient très bien qu'il était parfaitement illusoire de vouloir se cacher. Il y avait toujours un voisin souffrant de troubles du sommeil pour enregistrer toutes les allées et venues quelle que soit l'heure, entendre la moindre dispute et commenter les réconciliations passionnées. La cour était un organisme dont les différentes parties représentaient les organes, tous liés les uns aux autres, tous nécessaires pour faire fonctionner le corps. Plus tard, j'ai soupçonné que les communistes, en répartissant les appartements, avaient veillé à installer dans ce microcosme divers groupes professionnels qui pouvaient s'entraider, afin que l'État ait le moins d'embêtements et de frais possible : quand quelqu'un tombait malade, on le soignait dans la cour, quand quelqu'un avait besoin de chaussettes qui ne se vendaient que sous le manteau, on réglait ça entre nous, quand quelqu'un voulait s'acheter de bonnes notes pour pouvoir étudier à l'Université, on s'en occupait entre voisins. La cour était un État dans l'État. À première vue, un État socialiste exemplaire : tous étaient égaux, avaient les mêmes droits, indépendamment de leur ethnie et de leur sexe, mais cela aussi, bien sûr, n'était qu'une fausse réalité. En fin de compte, chacun avait sa place dans cette construction, et chacun connaissait parfaitement ses privilèges. Ainsi, le cordonnier arménien, Artiom, n'aurait jamais songé, même en rêve, à tenter sa chance auprès d'une Géorgienne issue d'une famille cultivée, de même que les Tatchvili, une famille d'industriels, n'auraient jamais invité chez eux les Kurdes d'en face.

Même nous, les enfants de la cour du 12 rue des Vignes, avons intériorisé ces lois tacites sans en avoir conscience. Nous imitions simplement les adultes, et si nous laissions Tarik le Kurde jouer à cache-cache et à la marelle avec nous alors qu'on nous avait seriné qu'il était sale, avait des difficultés d'apprentissage, mangeait ses crottes de nez et mâchait des chewing-gums ramassés par terre, c'était uniquement parce que ça nous faisait du bien de tolérer quelqu'un comme lui à nos côtés. Car cela était une autre particularité de notre cour, de notre quartier, peut-être même de notre ville : nous voulions toujours être aimés à tout prix, et nous savions que ça faisait bien,

dans cette ville multiethnique où l'on coexistait depuis des siècles avec *les autres*, de protéger un plus faible. Finalement, nous étions les meilleurs hôtes et les voisins les plus tolérants, nous ne touchions à aucun cheveu de personne et invitions tout le monde chez nous, nous leur offrions le couvert et leur sourions, mais dès qu'ils repartaient nous respirions avec soulagement et critiquions leurs manières à table ou leur grossièreté. Les autres étaient toujours un peu plus mauvais et un peu plus frustes, un peu plus bêtes et un peu plus désavantagés que nous.

Notre appartement avait été attribué à ma grand-mère paternelle, que nous appelions « Babouda * I », après la réhabilitation de sa famille. Il avait de hauts plafonds et des murs humides, des balcons ouvragés sur la rue et des robinets qui gouttaient, contre lesquels tous les artisans étaient impuissants. C'était là que mon père avait grandi et qu'il avait emmené ma mère après qu'elle avait tourné le dos à Moscou. C'était aussi là qu'on avait ramené mon frère et, cinq ans plus tard, moi, après que nous avions vu le jour dans une salle d'accouchement dépouillée, près de la gare. Ma chambre – mon minuscule royaume improvisé – était tapissée de posters tirés de magazines de cinéma étrangers dégotés à prix d'or sur le marché noir. Enfants, mon frère et moi nous partagions la belle et assez grande chambre où nous organisions souvent des batailles de polochons et des tests de courage, mais au fil des ans elle était devenue trop petite pour nous deux, et j'ai donc été casée dans le cagibi – autrefois le cellier – à côté de la cuisine. Je ne l'aimais pas spécialement, mais j'étais quand même mieux installée que Babouda I et Babouda II (selon toute logique, ma grand-mère maternelle), qui se partageaient, dans les moments de paix comme pendant leurs pires disputes, le salon où elles recevaient leurs élèves et traduisaient des livres – salon qu'il fallait transformer en chambre tous les soirs, à grand renfort de bousculades et de tiraillements.

La galerie du deuxième étage ne faisait pas seulement partie de notre appartement, mais aussi de celui de Nadia Alexandrovna, une veuve sans enfants dont nous ne pouvions imaginer qu'elle avait été jeune un jour et qui avait commis l'erreur fatale de tomber amoureuse, pendant ses études à l'université Lomonossov de Moscou,

d'un professeur de guitare géorgien. Elle avait perdu la tête et la raison au point de le suivre dans son pays légendaire, chanté et admiré par nombre de ses concitoyens poètes. Une fois la fougue retombée et la folle passion éteinte, le professeur de guitare avait installé son trophée russe chez sa sœur aînée pour disparaître des semaines entières dans les bras d'autres dames. L'amour de Nadia était visiblement plus tenace et inébranlable que celui de son mari, car elle lui était restée fidèle de son vivant et même au-delà, trouvant toujours une bonne excuse à son comportement impardonnable. Même s'il avait engendré des enfants illégitimes avec deux autres femmes et qu'il les ramenait de temps en temps à la maison, Nadia trouvait que le « pauvre homme » y avait droit, puisqu'elle-même n'avait pas pu en avoir à cause d'une grave maladie contractée dans son enfance. Cet homme qui était un fêtard invétéré avait dû grassement dédommager son épouse fragile et éthérée, c'était la seule explication possible à son amour sacrificiel jusqu'à la bêtise. Après la mort de la sœur célibataire du guitariste et le décès de ce dernier d'une cirrhose du foie, Nadia s'était retrouvée dans le deux-pièces sombre et humide avec ses plantes et ses chats – et son russe, que jusqu'à la fin de sa vie elle n'avait pas remplacé par le géorgien, de même qu'elle ne s'était jamais privée de nous offrir des bonbons au praliné et à l'épine-vinette.

Je ne sais toujours pas, aujourd'hui, pourquoi les baboudas gardaient leurs distances avec elle ; certes, elles restaient toujours aimables, lui prêtant régulièrement de la farine, de la levure ou des œufs, mais une certaine défiance demeurait. Cela tenait sans doute au fait que mes grands-mères se souvenaient très bien de son mari et de la vie « indigne » de Nadia à ses côtés, et ne pouvaient lui pardonner ce dévouement féminin qui frisait le sacrifice religieux. Et bien qu'elles aient eu beaucoup de choses en commun – Nadia aussi était amatrice de littérature et de vers sublimes –, elles n'ont jamais noué d'amitié, si bien que Nadia Alexandrovna est restée jusqu'à sa mort une voisine qu'on n'invitait qu'aux grandes fêtes et à laquelle on apportait des œufs rouges et des *paska** pour Pâques.

Un étage plus bas, au premier, habitaient les Basilia. Que peuvent-ils être devenus ? La volumineuse Nani était accessoirement vendeuse

dans un Gastronom * situé quelque part sur l'autre rive du fleuve, principalement commerçante au marché noir, et la femme la plus roublarde de toute la cour (même la mère d'Ira ne lui arrivait pas à la cheville). Je me souviens de la blouse colorée qu'elle portait tout le temps. Elle arrivait vraiment à faire commerce de tout avec tout le monde : si on lui demandait un peu de sel, elle voulait aussitôt cinq cents grammes de riz en contrepartie. Elle pouvait convaincre n'importe qui d'acheter quelque chose, et les femmes de la cour en particulier lui étaient soumises, acceptaient patiemment sa mauvaise humeur et ses manières grossières, car moyennant un paiement approprié Nani pouvait dégoter tout ce que le cœur désirait et que l'État soviétique ne fournissait pas, des places de cinéma pour une projection privée aux sous-vêtements tchécoslovaques. On ne voyait généralement de son mari Tariel que le dos abondamment poilu, car même pendant ses loisirs il s'occupait infatigablement de sa KamAZ, qui au grand dam de tous les enfants était toujours garée dans la cour et gênait nos jeux. Leur fils unique, Beso, n'avait pas plus hérité du talent de son père que de celui de sa mère ; c'était un garçon lent, nonchalant et paresseux qui se grattait sans arrêt l'entrejambe et qui, tout petit déjà, avait manifesté une curiosité prononcée pour la chose sexuelle.

Les Basilia habitaient-ils sur le même palier que Zizo ? Oui, bien sûr, cela devait être le cas, puisque par la suite le salon de cette vieille dame a été rogné par la famille d'Ira, les Chordania, ce qui nous a valu le premier grand scandale de la cour. Je n'ai jamais aimé Zizo, mais je devais tout accepter de sa part, comme on nous l'avait inculqué, à moi comme aux autres enfants de la cour. Car cette vieille dame seule aux chapeaux ridicules et au ton perpétuellement geignard avait perdu des années plus tôt son fils unique dans un accident de voiture, ce qui lui conférait aux yeux de la communauté un statut de martyr. Plus tard, elle a cédé une de ses deux pièces à la mère d'Ira, Giuli. Mais elle n'avait sûrement pas réalisé que celle-ci allait ainsi lui barrer l'accès de son appartement par la cage d'escalier, la condamnant à se plaindre éternellement en empruntant l'escalier en colimaçon.

Tout le rez-de-chaussée abritait le vaste appartement des Tatichvili,

qui représentaient la famille modèle presque irréaliste que, malgré son hospitalité excessive, sa convivialité et les impressionnants talents culinaires de la maîtresse de maison, l'on croisait dans la cour avec une grande méfiance. Ce rejet émanait surtout de l'intelligentsia de notre immeuble et s'expliquait par le métier jadis exercé par le père de famille, Davit, que l'on appelait toujours « le *tchekhovik* * », un terme dont je ne devais saisir la signification que bien plus tard, à savoir l'incarnation soviétique de la corruption de l'État. Ces gens étaient les « salauds de capitalistes » de l'ère soviétique, une insulte vivante pour toute personne « honorable ». De plus, cette famille semblait un poil trop parfaite, ainsi ne se lassait-on jamais de lui découvrir des fautes et des problèmes.

Anna Tatchvili était assise deux bancs devant moi à l'école et c'était la princesse notoire de la classe, non seulement pour sa beauté mais en sa qualité de meilleure élève pendant de nombreuses années, avant qu'Ira ne lui dispute ce statut. Son frère Otto, le prince de la famille, était un petit sadique. Comme je le hais encore aujourd'hui ! Quel malaise m'envahit quand je pense à lui ! Cet éternel fugitif. Comment peut-on vivre avec une culpabilité comme la sienne ?

Enfant déjà, il avait manifesté certaines anomalies, mais on se satisfaisait des infinies justifications de ses parents. Ne disait-on pas que c'était un « garçon spécial », qui exigeait beaucoup de patience ? Une seule fois, quand il avait noyé le chat de Nadia Alexandrovna sous le robinet de la cour – le petit Tarik avait été témoin de cette torture et nous l'avait racontée –, on avait perdu patience et prophétisé qu'il « ne finirait pas bien ». Comme on avait raison.

La maisonnette sur pilotis, à droite, hébergeait – c'était aussi une loi tacite – les déclassés et les marginaux. Cette loi n'a été renversée que par l'emménagement de Lika Pirveli et de ses deux filles. Auparavant ne vivaient là que le cordonnier arménien, Artiom, quitté par sa femme et ses enfants à cause de son amour immodéré de l'alcool, et la famille kurde qu'enfant je croyais sans nom, puisque personne ne l'appelait jamais nommément, on disait seulement « les Kurdes ». Le père travaillait-il dans les bains sulfureux, ou est-ce que je confonds ? Je devrais demander à Ira, elle a une mémoire phénoménale, elle le

saura. Les enfants aînés de la famille kurde, cinq ou six au total, avaient déjà déménagé et s'étaient en partie mariés. Tarik, le benjamin, était arrivé bien plus tard, et le bruit courait que les parents avaient déjà clos le chapitre de la reproduction quand il s'était annoncé. Tarik, dont les lunettes en cul de bouteille transformaient ses yeux en points minuscules, était un garçon incroyablement gentil et poli, au sujet duquel circulaient à tort toutes sortes de bêtises, ce qui ne l'aidait pas à se faire accepter des autres enfants. Cependant il était toujours de la partie, et on le voyait jouer dans la cour à toutes les saisons. Tarik adorait les animaux, il donnait un nom au moindre cabot des rues et le nourrissait de friandises qu'il chipait à ses parents ou aux voisins. Je ne sais pas si sa mère l'idolâtrait autant parce qu'il était venu tardivement au monde, comme un bonheur inattendu, ou parce qu'il n'avait pas la vie facile, mais elle le faisait avec un zèle si excessif qu'elle l'entravait au moins autant que toutes les rumeurs stupides qui couraient sur son compte. Tarik, oui, Tarik le sismographe du malheur à venir, le signe annonciateur du déclin qui allait sonner le glas de notre enfance.

Mon regard continue de se promener sur la photo de notre cour, jusqu'au bâtiment en brique rouge situé de l'autre côté. Les appartements de la maison rouge étaient plus stables, plus beaux et plus sûrs, leurs habitants étaient les vieux de la vieille de notre cour, et on leur témoignait un respect particulier. Il n'y avait pas, comme chez nous, plusieurs familles par étage, mais seulement deux en tout, ou plus exactement une famille et oncle Guivi, dont le nom suscitait chez presque tous les habitants (et surtout chez les plus âgés) de notre cour une admiration sans bornes, généralement accompagnée d'un hochement de tête navré.

Oncle Guivi... Je ne peux m'empêcher de sourire en laissant ce nom fondre sur ma langue, sur laquelle le goût de mon enfance se déploie en un éclair, l'arôme de la glace crémeuse, du sarrasin, des bonbons à l'épine-vinette et de la limonade à l'estragon. Oncle Guivi semblait avoir toujours habité dans cette maison en brique, depuis l'époque du tsar, avant toutes les révolutions et les bolcheviks. Ses fenêtres ouvertes hiver comme été laissaient échapper de la musique classique. Il était considéré comme un héros de la Seconde Guerre mondiale,

décoré de toutes sortes de médailles ; il avait soi-disant avancé jusqu'à Berlin et était devenu un général à la retraite et pianiste passionné – un autodidacte, ajoutait-on généralement avec respect. Une force de la nature, comme le qualifiaient mes baboudas, que je soupçonne toutes les deux d'avoir été amoureuses de ce grand homme maigre aux épaules tombantes et à la démarche de canard.

C'était surtout Eter, Babouda I, la plus tatillonne et la plus sévère de mes deux grands-mères, celle que j'imaginai la moins capable de sentiments romantiques, qui défaillait dès que la conversation tombait sur oncle Guivi. Qui sait, peut-être aurait-elle pu conquérir son cœur et discuter durant des heures avec lui de la grandeur de la musique et de la langue allemande s'il n'y avait pas eu un hic, un obstacle insurmontable qui l'empêchait d'envisager une relation sérieuse avec lui : oncle Guivi était un stalinien convaincu, qui même après le démantèlement du culte de Staline n'avait pas décroché son portrait, sous lequel il plaçait toujours un vase de fleurs fraîches.

Oui, ce galant veuf sans enfants qui touchait une retraite de vétérans et avait un faible pour Bach et le jeu d'échecs vénérât l'assassin qui avait gâché la vie d'Eter et détruit son avenir. Chaque fois que les choses tournaient mal, et dangereusement, aux yeux d'oncle Guivi, il invoquait « l'homme d'acier ». « Si seulement Staline voyait dans quel abîme on est en train de sombrer ! » gémissait-il en lisant son journal le matin, devant la fenêtre ouverte, ou en écoutant les informations à la radio. « Sa main de fer ferait tout rentrer dans l'ordre. » Ces exclamations n'empêchaient pas les vieilles dames du quartier de se pâmer devant ses manières raffinées et son style vestimentaire, et elles évoquaient aussi avec une émotion manifeste son amour infini, *déchirant*, pour sa femme, *hélas, hélas*, trop tôt disparue. Quel amour, quel dévouement, quelle tendresse ! Et tandis que leurs yeux s'embuaient et que leur bouche s'étirait en un trait langoureux, on se disait qu'elles devaient, sans se l'avouer elles-mêmes, souhaiter être à la place de cette Julia éternelle qui n'avait pas eu la chance de vieillir et d'avoir une descendance avec Guivi.

Son langage, qui semblait un peu artificiel et démodé, faisait toujours rire les enfants, et parfois nous sonnions à sa porte sous toutes sortes de prétextes débiles pour engager une conversation avec

lui et entendre ses phrases compliquées. « Le printemps a fleuri dans notre cour avec ses nuances tendrement poudrées, regardez, innocentes créatures », nous avait-il dit une fois et nous avons pouffé de rire dès qu'il avait disparu derrière sa porte en bois. « Je vous souhaite à tous une année riche en affaires de cœur qui se déroulent à votre plus grande satisfaction », nous avait-il salués un jour pour le nouvel an, et nous avons répété ces paroles pendant des jours en riant comme des bossus. Cela me fait d'ailleurs penser au jour où il avait déposé un vieux cahier devant moi...

Je me demande laquelle de mes deux baboudas avait eu la riche idée de déployer des trésors de persuasion pour nous convaincre, mon frère et moi, de laisser oncle Guivi nous parler de musique classique. Elles n'avaient évidemment pas réussi avec Rati, mon frère, qui hurlait qu'il ne voulait pas devenir la risée de tout le quartier, mais moi je n'avais pas pu me soustraire à leur volonté et j'étais donc allée plusieurs fois chez leur idole pour recevoir une haute éducation artistique. Et j'aurais sans doute été obligée d'écouter un certain temps encore ses exposés sur les *Études* de Bach ou la *Septième* de Chostakovitch, qu'oncle Guivi appréciait particulièrement en raison de ses souvenirs de la guerre, si lui-même ne m'avait sauvée, de manière tout à fait inattendue.

Un jour, lors d'un exposé, comme il s'était levé brusquement pour aller chercher des partitions dans la pièce du fond, je saisis cette occasion pour prendre la serviette de table qui était posée devant moi, sur une pile de journaux, et je me mis à dessiner. Comme souvent, je dessinais distraitemment, sans décider d'un motif particulier, tandis que la voix d'oncle Guivi commençait à se perdre dans le fond. J'étais tellement absorbée dans mon occupation favorite que je ne remarquai pas tout de suite qu'il était revenu et s'approchait par derrière. Il s'arrêta, je sursautai et fis tomber mon stylo.

— Oh, désolée ! bredouillai-je en essayant de faire disparaître la serviette.

— Non, non, attendez, montrez-moi, ça a l'air intéressant.

En pensant à cette scène, je me rappelle qu'il vouvoyait tous les êtres

vivants et que nous, les enfants de la cour, aimions cette particularité, parce que nous nous sentions tout de suite plus importants.

Je glissai timidement la serviette vers lui. Et c'est alors seulement, en y regardant de plus près, que je réalisai ce que, ou plus exactement *qui* j'avais essayé de dessiner, et je rougis aussitôt. C'étaient les traits aristocratiques d'oncle Guivi que j'avais furtivement esquissés, son long nez aquilin et son menton un peu fuyant. Il prit le dessin et l'approcha de ses yeux, n'ayant pas de lunettes et voulant manifestement ne rater aucun détail.

— Pas mal, jeune demoiselle, pas mal du tout. Vous dessinez régulièrement ?

— De temps en temps, avouai-je d'une petite voix.

— Des portraits de préférence ?

Ne comprenant pas où il voulait en venir, je haussai les épaules.

— Je voulais savoir si vous préférez dessiner des objets ou si vous vous consacrez davantage au visage humain ?

— Aucune idée. Je dessine tout ce que je trouve intéressant.

— Oh, alors je me sens très honoré. Vous devriez absolument continuer, ajouta-t-il, toujours plongé dans mon dessin. Peut-être que vous deviendrez un jour un nouveau Kramskoï.

Je me sentis flattée et j'étais bien contente de savoir, pour une fois, de qui il parlait. Plusieurs reproductions de *L'Inconnue* avaient décoré les différents lieux de mon enfance, et quand ce n'était pas ce tableau c'était *La Jeune fille aux pêches* de Serov, que nous avions également sous forme de petite carte postale, adossée aux livres de notre étagère, et dont Dina disait toujours qu'elle me ressemblait.

Oncle Guivi, lui aussi, avait mis une reproduction de *L'Inconnue*, dans un cadre doré, sur le même mur que l'immense portrait de Staline. À gauche de *L'Inconnue* figurait une photo en noir et blanc de son épouse si tôt disparue qui, avec son regard timide, ses cheveux délicatement relevés en chignon et son col de vison, semblait d'un autre siècle.

— Ne voulez-vous pas finir votre travail ? m'encouragea-t-il ensuite. Je vais chercher une vraie feuille de papier et vous terminez le portrait, d'accord ?

Puis il ajouta, comme pour me rendre la tâche plus attrayante :

— Les *Études* peuvent attendre.

Malgré ma confusion j'acceptai, car cela me semblait toujours mieux, en effet, que de devoir écouter des exposés interminables sur la musique. Il m'apporta un vieux carnet à dessin jauni et le posa devant moi. Je repris mon crayon en espérant qu'il allait se lever et me laisser toute seule, mais sans oser le lui demander. Il paraissait fier d'être devenu soudainement un modèle, ne serait-ce que pour une petite adolescente. Je me donnai beaucoup de mal, étudiant ses traits de plus près, et je commençai à tracer des lignes plus précises. Il avait de beaux yeux sur lesquels je voulais me concentrer, il fallait les mettre en avant. C'étaient des yeux limpides, vifs, qui semblaient renfermer la source de sa jeunesse, car par rapport au reste de son visage ils paraissaient singulièrement jeunes.

Le temps se condensa pendant un instant, les bruits se turent, même le tic-tac de la pendule s'évanouit, le monde extérieur devint sourd et calme. Je sentais la chair de poule parcourir mes bras, j'avais du mal à supporter cette concentration, mais je pressentais en même temps que ce moment était particulier, et je ne voulais pas rater la moindre émotion ni impulsion. Oncle Guivi aussi semblait retenir son souffle, comme s'il était dans un lieu magique où tout existait simultanément et où en même temps rien n'avait d'importance.

Je repenserai toujours avec une immense gratitude à ce moment, à cet homme singulier qui m'a révélé la force qui était en moi et qui aurait dû me servir de boussole dans la vie. Et pourtant, au même instant, je deviens lourde comme du plomb, car rien ne me rend plus triste, rien ne dérobe plus impitoyablement le sol sous mes pieds que la pensée que, par un terne après-midi de février, il y a très longtemps, près de l'enclos des singes d'un zoo, j'ai troqué cette boussole contre la survie à l'état brut, et que je ne l'ai plus jamais retrouvée.

Je ne savais pas combien de temps nous étions restés ainsi, cinq minutes ou beaucoup plus longtemps. Je lui tendis le dessin en tremblant.

— Vous avez du talent, demoiselle, vous avez du talent, dit-il à voix basse. Et je pense que ce talent n'est pas pour la musique, mais pour la peinture, à laquelle vous devriez vous consacrer sérieusement.

Puis il mit ses lunettes pour pouvoir mieux étudier le dessin. Il resta immobile un bon moment, et j'aurais donné cher pour savoir ce qui se passait alors dans sa tête. Je me sentais flattée et à la fois j'avais peur, peur sans doute de ne pas être à la hauteur de la responsabilité qui m'incombait à travers ses paroles.

— Puis-je garder le dessin ? me demanda-t-il.

Jamais personne n'avait accordé autant de valeur à l'un de mes dessins. À la maison, j'étais toujours l'enfant qui « gribouillait » et parfois seulement j'avais droit à un regard bienveillant de mon père ou à un éloge des baboudas pour mon « imagination ». À l'école, personne ne s'intéressait à mes ambitions artistiques, et moi-même je n'avais pas eu très envie, jusqu'alors, de montrer mes « œuvres d'art ». Pour moi, c'était quelque chose que je faisais comme respirer ou manger, sans y réfléchir.

Bien sûr, j'étais encore un peu méfiante, je doutais qu'oncle Guivi soit réellement enthousiaste, mais je savais aussi que c'était un homme extrêmement sérieux, dénué d'humour et d'ironie, et finalement je fus bien obligée de le croire.

Et effectivement, en regardant quelques semaines plus tard depuis la cour par la fenêtre ouverte de son appartement, j'aperçus mon dessin de son visage entre sa défunte épouse, *L'Inconnue* de Kramskoï et le portrait de Staline. Aussi surprise que déroutée, je me mis sur la pointe de pieds, incapable de détourner les yeux de cette étrange disposition.

Deux jours après cette rencontre décisive, oncle Guivi frappa à notre porte. Les baboudas étaient dans tous leurs états, comme si Jean Gabin en personne était apparu (elles étaient exceptionnellement d'accord sur le fait que Jean Gabin était le plus bel homme du monde). Tout ce que contenaient les placards à provisions fut disposé sur la table de la cuisine, et on fit du thé vert. Après quelques formules superficielles, oncle Guivi en vint au fait :

— Je crois que nous ne devrions plus obliger la petite Keto à m'honorer de ses visites, dit-il avant de se racler la gorge avec éloquence.

— Pourquoi ça ? Qu'est-ce qu'elle a fait comme bêtise ? cria

Babouda I dans tout l'appartement. Keto, qu'est-ce que tu as fabriqué ?

Je m'étais glissée dans ma chambre dès que j'avais entendu la voix d'oncle Guivi, et j'écoutais à travers la cloison. Je devinais que sa visite avait à voir avec moi et ne savais pas bien encore quelles conséquences elle aurait.

— Oh non ! C'est une jeune fille charmante et très éveillée. Aucun doute.

On entendit les deux baboudas pousser un soupir de soulagement.

— Qu'est-ce que c'est alors ? voulait savoir Oliko, Babouda II.

— Je ne crois pas que son intérêt aille à la musique classique, ni ses talents d'ailleurs, avoua oncle Guivi avec une franchise désarmante qui coupa provisoirement le sifflet aux baboudas.

— Mais on peut encourager cet intérêt, on peut éduquer les oreilles, finit par bredouiller Oliko.

— On ne peut pas déclencher une passion en appuyant sur un bouton, et la musique est une passion, doit être une passion, sinon c'est une perte de temps qui ne serait pas digne d'elle. (Il se racla la gorge.) Cela dit...

— Oui ? demandèrent les baboudas en chœur.

Que d'espoir contenait cette question ! Peut-être y avait-il encore une possibilité, une infime chance que je puisse continuer à rendre visite à leur idole qu'était ce galant homme.

— Elle a un talent impressionnant pour son âge, croyez-moi, non pas pour la musique, mais...

— Pour quoi ?

Cette fois c'était Babouda I qui ne pouvait retenir sa curiosité.

— Pour les arts plastiques, dirais-je. Elle dessine remarquablement bien. Sans aucun doute.

Suivit une pause, et je regrettai de ne pouvoir voir le visage des baboudas. Étaient-elles surprises ? Déçues ? Un sentiment de triomphe se répandait en moi, tant je savais quelle valeur elles accordaient à son avis. J'entendis un autre raclement de gorge, une des baboudas toussa, puis Oliko s'alluma une cigarette, ce qui lui valut sûrement un regard réprobateur d'Eter.

— Oui, peut-être qu'elle sait bien dessiner, mais une formation en

musique classique c'est autre chose, protesta Babouda I, qui avait du mal à masquer sa déception.

— Vous devriez encourager son talent, dit oncle Guivi d'une voix plus abrupte que d'habitude. Il faudrait qu'un peintre professionnel voie ses dessins.

— Oui, sûrement, sûrement, c'est ce qu'on va faire, Eter, n'est-ce pas ? s'interposa Oliko dans l'intention de détendre l'atmosphère.

— Vous savez, continua oncle Guivi, pour la musique il faut s'ouvrir, il faut accepter qu'elle pénètre dans notre âme, qu'elle y cause un désordre, au vrai sens du terme, et ce désordre qu'elle a causé il faut le révéler au monde extérieur. Keto n'en a pas envie. Elle a besoin de sa coquille. Dieu sait pourquoi, mais elle en a besoin.

Cette phrase, entendue depuis ma minuscule chambre, m'est restée en mémoire. Encore maintenant, à des années-lumière de ce moment et de ce lieu, elle continue de résonner en moi. Je ne pouvais pas savoir encore qu'oncle Guivi ne lisait pas seulement les partitions, mais aussi les humains.

Bientôt à court d'arguments, les baboudas s'avouèrent vaincues. Elles le remercièrent pour sa visite avec une servilité excessive, et aussitôt après son départ elles me soumirent à un interminable interrogatoire, me demandant si je n'avais pas fait une bêtise, quand même. Puis une profonde mélancolie leur tomba dessus et on voyait qu'elles abandonnaient le rêve de faire de leur petite-fille une grande musicienne.

Malgré toutes les différences et les divergences de leurs biographies, mes grands-mères étaient toutes deux des femmes de leur temps, c'est-à-dire imprégnées de soviétisme et incapables de distinguer l'art *sublime* de l'art *mineur*. La musique classique et la danse, ainsi que certains sports très populaires en Union soviétique, reposaient sur la discipline et l'assiduité, il fallait se blesser les doigts à force de jouer, se faire saigner les pieds à force de danser, entraîner son corps jusqu'à l'épuisement pour atteindre quelque chose, car un artiste ou un sportif devait avoir du succès, un succès visible à travers des médailles, et il devait aussi avoir la reconnaissance, un artiste devait susciter une admiration sans limites et être récompensé par des trophées, tandis que tout ce qui était facile (ma faculté de dessiner rentrait dans cette

catégorie) était considéré comme non sérieux et indigne d'être encouragé. Ce n'était qu'une perte de temps, un enfantillage, et il ne fallait pas entretenir l'enfant dans l'idée que la vie nous faisait des cadeaux, qu'on pouvait obtenir quelque chose sans travailler dur, que l'on pouvait être heureux dans la vie grâce à quelque chose « qui nous venait facilement ».

Mon regard s'attarde, au premier étage, sur un minuscule détail de la photo prise en plongée : les Iachvili, les seuls autres habitants de la maison de brique rouge en dehors d'oncle Guivi. Curieusement, ce n'est pas Levan que je vois en premier ; c'est Nina, sa mère, qui se dresse devant mon œil intérieur. Cette femme douce, avenante, aimante et cultivée, à la peau d'albâtre et aux yeux verts, au regard de sirène éternellement ensommeillé, avait quelque chose d'un personnage de Tchekhov. Elle portait une houppelande au crochet et arrangeait coquettement ses cheveux sous son béret. Elle travaillait à la Bibliothèque nationale et mes deux grands-mères l'aimaient et l'estimaient autant l'une que l'autre, même si elle était plus jeune d'une génération, car elle semblait avoir plus en commun avec elles qu'avec les femmes de son âge qui habitaient le quartier. Quel beau trio formaient les baboudas et Nina autour de notre table de cuisine, où elles jouaient alternativement au backgammon avec l'une ou l'autre. De temps en temps, Nina et Oliko fumaient une cigarette ou discutaient du livre qu'elles venaient de lire. Nina approvisionnait les baboudas en livres mis à l'index que les simples mortels ne se procuraient pas facilement. Mais ce souvenir idyllique est aussitôt recouvert par les épouvantables hurlements de louve qu'elle a poussés le jour où la mort a frappé à sa porte sans prévenir.

Je vois aussi très précisément le visage de Rostom, le mari de Nina, sa mélancolie, ses lunettes surdimensionnées et ses rares cheveux clairs. Je me vois entrer dans sa chambre noire, l'endroit préféré de Dina. Je me demande si j'aurais pu imaginer cet appartement comme un foyer pour moi. Ai-je jamais songé à y habiter, cru que je pourrais y être heureuse ? Je ne sais plus.

Rostom, oui, Rostom. Un homme taciturne qui vivait dans son monde. Travaillait-il comme photographe pour le journal *Le*

Communiste ? Je crois bien, oui, c'était considéré comme un poste prestigieux, même s'il préférait largement développer ses portraits en grand format que les motifs conformes exigés par l'État. Je revois les murs de cet appartement simplement aménagé et qui embaumait toujours le gâteau, des murs décorés de ses photos, et même si les personnes portraiturées étaient toujours des voisins ou des membres de la famille, j'avais l'impression de les voir pour la première fois en regardant ses œuvres.

Comme nous aimions, enfants, examiner les tirages accrochés sur un fil à linge, à la douce lumière rouge de sa chambre noire. Souvent, au prétexte de vouloir regarder les photos de Rostom, j'ai cherché la proximité de son fils cadet, qui n'a jamais voulu avouer ouvertement ses sentiments mais profitait de la situation pour effleurer mes épaules et me toucher la main. Comme cette fragile intimité dans la lumière rouge était précieuse.

Sans doute en allait-il de même pour Rostom, sans doute trouvait-il la paix dans cette lumière tamisée. Parfois seulement, quand un de ses fils faisait des siennes ou que Nina perdait patience, il paraissait à la lumière du jour et se voyait obligé de prendre la parole en jouant le père sévère, même s'il avait bien dû comprendre que ni son aîné, Saba, ni son cadet, Levan, n'avait peur des menaces qu'il brandissait. Levan se moquait constamment de la sévérité simulée par son père. Quant à Saba, le beau Saba, il détestait le surnom de « Blanche-Neige » dont son frère l'avait pertinemment affublé. Je suis obligée de fermer les yeux, je dois reprendre mon souffle, voilà que je repense à fuir.

Combien de fois me suis-je demandé si mon frère aurait emprunté la voie qu'il a empruntée s'il n'y avait pas eu cette histoire avec Saba. C'était un garçon beau comme un dieu, aux boucles noires de jais, aux yeux verts et à la peau blanche comme neige. Le meilleur ami de mon frère, et celui dont il avait le plus besoin. Je ne peux m'empêcher de sourire en pensant à sa timidité et à sa maladresse, qui ne correspondaient pas du tout à son physique. Il ne savait pas quoi faire de l'attention des femmes que tous ses amis, y compris son frère, lui enviaient. Mais la grande partie du charme de Saba venait justement du fait qu'il n'avait aucune conscience de l'effet qu'il

produisait sur le sexe opposé. Il devenait pataud en compagnie des femmes, semblait dépassé, rougissait dès qu'on lui adressait directement la parole, et il paraissait avoir besoin de mon fonceur de frère comme de quelqu'un à imiter, sur qui s'appuyer pour s'en sortir dans ce monde tellement exigeant.

Je n'ai jamais compris pourquoi il se sentait si souvent mal, lui qui avait tout pour être admiré, aimé et même adoré, mais peut-être était-ce l'héritage de son père, peut-être avait-il besoin lui aussi d'une chambre noire qui lui apporte la sécurité et la paix nécessaires. Lui aussi aurait fait un bon personnage de roman, mais non pas de Tchekhov, non, plutôt un personnage de roman français, peut-être de Flaubert ou de Proust. Qu'il ait choisi mon frère comme meilleur ami me paraissait donc d'autant plus absurde. Mon frère Rati était tout ce que Saba n'incarnait pas : la figure de proue d'un monde masculin étranger à Saba. Rati parlait le langage de la rue et il était viril d'une manière appréciée et respectée dans notre pays. D'ailleurs, les motivations de mon frère pour cette amitié inégale ne me sautent pas davantage aux yeux, je ne m'explique toujours pas ce que mon frère têtue, radical, agité et rebelle pouvait chercher auprès de ce garçon sensible qui représentait tout ce qui le faisait sourire. Saba était son opposé : calme, introverti, peu loquace, maladroit, pudique et surtout craintif. Je n'ai jamais vu Saba malmener personne, et encore moins exercer la moindre violence physique ou verbale, comme le faisaient tous les jours Rati et sa bande. Il devait y avoir, quelque part à l'intérieur de mon frère, dans un recoin caché, quelque chose qui aspirait à la pondération et à l'autosuffisance de Saba.

Et la main protectrice de Rati garantissait à Saba l'invulnérabilité dont il avait besoin pour être lui-même. Le prix à payer pour cette invulnérabilité était d'accompagner Rati et ses amis dans leurs disputes et leurs bagarres. Et la tâche de Saba consistait alors à jouer le pacificateur et à appuyer sur la pédale de frein quand la situation dégénérait.

Tout à coup, j'entends la voix extraordinairement grave de Levan, à croire qu'il fumait un cigare par jour depuis l'âge de dix ans, et son ton légèrement impertinent, qui était toujours à la limite de la provocation. Je déglutis, quelque chose me serre la gorge. J'ai son

odeur dans les narines, son intense odeur de cuir. Levan était éternellement en quête de quelque chose qu'il n'a jamais trouvé. C'était un tourbillon d'énergie, un éternel enfant, explosif et intrépide. Quand je pense à ma scolarité, je me souviens automatiquement des farces ou des bêtises dont il était responsable, et je revois le visage honteux de sa mère qui était convoquée à l'école à cause de son comportement rebelle. Même si ses remarques stupides et son agitation me mettaient souvent en rage, c'était la personne que je préférais dans l'entourage de Rati. Il dégageait une confiance si enviable, une positivité si débordante qu'il était impossible de résister à son charme. Il était le mouton noir de la famille Iachvili, par ailleurs plutôt mélancolique et encline à la morosité sentimentale. Si Nina, du fait de sa finesse et de son poste, n'avait pas joui d'un certain prestige auprès de notre directrice, Levan aurait été renvoyé de l'école à maintes occasions.

Levan était plus petit et plus souple que son frère aîné, mais il avait les mêmes boucles épaisses, alors que les traits de son visage étaient plus grossiers que ceux de Saba le dandy. Seuls leurs yeux étaient identiques : pourvus de cils épais, grands, toujours étonnés, toujours scrutateurs, d'un vert lumineux chez Saba, d'un vert mousse chez Levan. Quand ai-je regardé les yeux de Levan pour la dernière fois, je ne sais pas, et cela n'a plus d'importance aujourd'hui. Mais je pense à ses boucles, et mes doigts s'enfoncent en pensée dans son épaisse crinière.

Je ne sais pourquoi, mais les frères Iachvili me fascinaient depuis qu'ils étaient tout petits. La réunion des contraires qu'ils incarnaient avait quelque chose de cinématographique, comme si la nature s'était efforcée de créer des reflets minutieusement inversés, une espèce de symétrie méticuleuse des différences. Je ne pouvais m'empêcher, malgré l'espèce de panique que je ressentais en sa présence, d'aimer Levan pour sa fougue, son émotivité et sa chaleur humaine. Avec le temps je m'étais habituée à sa proximité et je trouvais bizarre de ne pas le voir pendant un moment. Même si je ne savais pas exactement où il était, je pouvais être sûre qu'il allait surgir à chaque instant.

Quand avait commencé cette sympathie particulière ? Je sais seulement qu'un jour j'ai constaté avec stupéfaction que son

comportement à mon égard changeait brusquement dès que nous étions seuls, ce qui arrivait très rarement ; il se transformait alors en un garçon curieux et un peu gêné, qui voulait tout le temps apprendre des choses sur moi. Sa soif de savoir me plaisait et je le renseignais volontiers, je m'empressais de répondre à ses questions, qu'il s'agisse de mes préférences culturelles ou de mes dessins, qu'il avait découverts un jour, par hasard, sur notre balcon, et qui pour je ne sais quelle raison l'intéressaient. Il me bombardait de questions dès qu'on se retrouvait tous les deux dans la cour. Quand une des deux baboudas arrivait, il reprenait aussitôt son rôle et me traitait avec rejet, comme d'habitude.

Nous avons entretenu cette étrange relation pendant des années, puis elle a fini par m'énerver. Son attitude était incompréhensible pour moi, je ne m'expliquais pas pourquoi il recherchait ma présence tout en paraissant en avoir honte, mais je n'avais pas le courage de lui en parler, m'habituant au contraire à ce secret, à ces picotements, et commençant même, avec l'âge, à les trouver excitants. Ce que je partageais avec lui était quelque chose de particulier, et cette particularité ne s'adressait qu'à moi – tandis que pour les autres il restait le voyou. Je savourais cette exclusivité, son inépuisable curiosité et ses regards ambigus lors de nos rencontres toujours fortuites.

Avec les années, j'ai développé certains réflexes lors de nos entrevues. Je devinais le moment où nous serions seuls et où il vérifierait d'un coup d'œil hâtif si nous étions vraiment tranquilles avant d'en venir au fait : « Pourquoi dessines-tu toujours notre cour sous la même perspective ? » « J'ai un nouvel album super cool d'une Anglaise excentrique, elle s'appelle Kate Bush, tu veux l'écouter et me dire comment tu la trouves ? » « Le rouge te va bien, pourquoi tu n'en portes pas plus souvent ? Tu aimes aussi la musique classique ? » Ses questions arrivaient souvent hors de tout contexte et s'enchaînaient en rafales. J'avais l'impression qu'il les accumulait pendant le temps où nous ne nous voyions pas pour pouvoir me soumettre à ses interrogatoires serrés à la première occasion. Peu à peu j'ai découvert une certaine logique à ces questions désordonnées et je me suis mise à répondre plus vite. Je n'avais plus de mal à passer de mes goûts musicaux aux techniques de dessin, de mes plats

préférés à une dispute à l'école ou au nouveau film qui passait au cinéma Octobre. J'ai appris à déduire de ses questions les centres d'intérêt de Levan, elles en disaient long sur lui et je me suis forgé une nouvelle image personnelle de ce garçon, que pour une raison secrète il ne voulait révéler qu'à moi.

Il était fou de musique et ne se contentait pas d'aimer la musique classique, il s'y connaissait aussi étonnamment bien. Contrairement à moi, il avait manifestement tiré profit des longs après-midi chez oncle Guivi que sa mère lui avait également imposés. Il avait une vraie sympathie pour l'art, mais à la différence de son frère il n'avouait pas franchement ce penchant parce qu'il ne voulait pas sortir de son rôle de voyou dur et inébranlable. En tout cas, il recherchait quelqu'un avec qui partager cet aspect plus doux de sa personne. J'étais celle qu'il avait choisie pour ça et j'acceptais nos échanges secrets comme un petit cadeau inespéré. Parfois, je me demandais ce qui m'empêchait de traverser la cour pour lui rendre visite et continuer nos conversations dans le calme nécessaire, mais quelque chose en moi sentait qu'en franchissant ce pas je mettrais en péril notre fragile et prudente proximité, et donc je m'abstenais.

Et nous, les Kipiani, les derniers habitants de cette cour, comment nous décrire ? « Les Kipiani », oui, ainsi nous appelait-on dans la cour, et ce nom de famille recouvrait les trois générations qui vivaient dans notre appartement de trois pièces, regroupant tant d'années, tant de passés et tant de versions du futur, tant de contradictions et tant de rêves réduits en cendres...

Comme les baboudas me manquent aujourd'hui. Elles marquent le début de ma chronologie personnelle. Babouda I, Babouda II. Deux commencements d'une seule et même histoire. Avant ma naissance, mon frère les appelait toutes deux « *bebia* », c'est-à-dire « grand-mère ». Mais cela prêtait souvent à confusion. Quand mon frère appelait *bebia* elles tournaient toutes les deux la tête dans sa direction et se perdaient en sollicitude pour ne pas être en reste l'une par rapport à l'autre, sur ce point aussi. Le jour où mon frère en a eu assez de cette éternelle rivalité, il a décidé de leur retirer à toutes les deux le statut de grand-mère. D'abord, à leur grand désarroi il les a

appelées par leurs prénoms – Eter, la grand-mère paternelle, et Oliko, la grand-mère maternelle –, et plus tard il a choisi le terme de *babouda*, qui désigne la sœur du grand-père, ce qui n'était pas logique mais a désamorcé le conflit de manière puérilement intuitive. En outre il les a numérotées : Eter est devenue Babouda I et Oliko Babouda II.

Babouda I était née l'année de l'annexion de l'éphémère démocratie géorgienne par les bolcheviks et répétait à l'envi que ce « n'était pas un hasard ». Il y avait un lien, selon elle, entre la fin brutale de la démocratie et son aspiration à l'autonomie et à la discipline. C'était une personne très lucide et intellectuelle au sens strict du terme, qui avait aussi un penchant mystique et un goût sentimental pour l'héroïsme. Elle était soi-disant née durant cette année fatidique parce que la vie n'imposait ce genre de péripétie qu'aux élus. L'univers savait qu'elle serait capable de relever ce défi personnel. Et elle oubliait volontiers que ce défi se posait à tout le peuple, d'autant plus qu'il lui importait surtout de démontrer sa supériorité par rapport à Babouda II, qui avait vu le jour deux ans plus tard, durant une année bien moins chargée symboliquement.

Leur stupide concurrence parcourait leurs deux vies comme un fil rouge, à croire qu'il leur fallait tout subordonner, absolument tout, à cette rivalité vaniteuse. J'aurais beaucoup aimé savoir quand elles avaient commencé, et surtout laquelle des deux. Il m'arrivait de penser qu'elles n'étaient venues au monde que pour se rendre mutuellement la vie difficile, que mes parents ne s'étaient mariés que pour cette unique raison, réunir ces deux âmes soeurs, ces deux rivales entêtées, et non pas pour nous engendrer, mon frère et moi, ou pour être heureux durant leur bref mariage.

Les baboudas se ressemblaient en autant de points qu'elles se distinguaient radicalement par ailleurs. Leur friction permanente générait une énergie qui les maintenait en vie. Les années passant, elles semblaient devenir de plus en plus dépendantes de cette source d'énergie, et quand il n'y avait pas de sujet de dispute actuel, quand aucun conflit extérieur ne se présentait, elles invoquaient une divergence d'opinions, provoquaient une querelle. Leurs disputes semblaient les stimuler, les pousser à donner le meilleur d'elles-

mêmes, c'était le moyen pour elles de garder leur esprit alerte, comme les gens qui pratiquent une activité physique tous les jours pour rester en forme. Elles étaient les piliers de notre famille, dont la formation, semblait-il, n'était pas due au hasard mais à un plan cosmique secret qu'elles avaient suivi depuis leur enfance.

Dans les récits qu'Eter faisait de ses premières années, il y avait toujours des personnages de contes de fées, des gouvernantes de Dresde et des enseignantes de couture de Cracovie, même un professeur d'équitation arménien pour son plus jeune frère. J'imaginai ma grand-mère, à l'époque, en fillette joufflue avec des rubans turquoise dans les cheveux et des souliers vernis – comme je l'avais vu dans notre vieille édition anglaise d'*Alice au pays des merveilles* –, assise bien droite, le visage sérieux, dans une pièce baignée de lumière, et brodant des rouges-gorges sur un mouchoir en tissu. Cette enfance agréable et baignée de lumière me faisait froid dans le dos, car je savais grâce à ses récits que de sombres événements s'abattraient bientôt sur elle et qu'un sort maléfique serait jeté sur leur belle maison aux arcs incurvés et aux cadres de miroirs dorés : les bolcheviks viendraient tout leur prendre. Dans mon imagination enfantine, les bolcheviks étaient les puissances maléfiques des ténèbres, vêtues de tuniques noires et pourvues d'un seul œil, comme le Cyclope de notre livre de mythologie grecque que j'aimais tellement. Ce que je ne comprenais pas, à l'époque, c'était que les bolcheviks n'étaient pas arrivés puis repartis, mais restés plus de soixante-dix ans chez nous, et que moi aussi je vivais sous leur régime.

Je revois encore la scène dans laquelle son père, un fabricant de soie établi, fut emmené pendant la nuit ; la représentation que j'en ai est tout aussi vivante qu'autrefois, lorsque j'écoutais cette histoire cruelle bouche bée, les yeux écarquillés. Je revois ces hommes obscurs qui viennent le chercher à trois heures du matin alors que la ville est encore plongée dans un profond sommeil, j'entends sa mère pleurer, j'entends son père consoler sa femme et lui donner du courage, je le vois demander poliment aux bolcheviks, la tête haute, de ne pas le toucher, parce qu'il veut monter tout seul dans la voiture, dignement. Et les méchants bolcheviks baisser honteusement les yeux – ridiculisés par une telle contenance –, et la petite Eter, réveillée par le bruit,

accourir pieds nus dans le salon et entendre son père lui dire que ce n'est qu'un jeu, comme une partie de cache-cache pour adultes, et qu'elle n'a pas à avoir peur, il va se cacher dans un « endroit très sûr ».

Le salon baigné de lumière fut remplacé par un trou sombre et humide près de la forteresse d'Ortachala, où ils ne connaissaient personne et où n'habitaient que des familles d'ouvriers qui ne parlaient pas le même langage. « Ils n'avaient que mépris pour nous, ils pensaient que nous nous croyions meilleurs que les autres », répétait toujours Eter quand elle en arrivait à ce moment du récit. Les lettres d'Astrakhan où son père avait été déporté se faisaient rares, et sa mère avait attrapé la tuberculose. Lorsque Eter, à l'âge de dix-sept ans, épousa un jeune bolchevik obsédé par la révolution permanente et prônant le marxisme comme le dernier salut de l'humanité, l'espoir était grand qu'elle puisse ainsi aider la famille à sortir de la misère et faire revenir son père. Car les enfants d'un « traître à la patrie » n'avaient aucune chance de suivre une formation ou de trouver un poste convenable. Ses espoirs furent réduits à néant : d'abord, elle reçut une lettre d'Astrakhan l'informant que le prisonnier avait eu un accident de chantier mortel, puis la Grande Guerre patriotique fut déclarée, et aussi bien son frère que son jeune mari furent envoyés au front. Guram, son frère chéri qui écrivait de la poésie en allemand et chantait les arias de Puccini « comme personne », tomba un an plus tard sur la péninsule de Kertch. « Il n'était pas fait pour la guerre, il avait l'âme d'un cygne », répétait alors Eter, et j'essayais d'imaginer un Guram qui n'était pas mon père, pareillement prénommé, un Guram qui écrivait des poèmes en allemand et avait une âme de cygne, mais je n'y arrivais pas, même avec la meilleure volonté du monde.

Son mari, qu'elle ne connaissait pour ainsi dire que par les lettres qu'il lui écrivait du front et en qui elle voulait absolument voir un héros de la guerre, puisqu'il n'avait rien du héros romantique, n'avait laissé dans sa vie qu'une seule trace significative, et ce uniquement parce que le destin avait voulu que, blessé pendant la dernière année de la guerre, il ait été transporté dans un hôpital de Tbilissi pour sa convalescence. Mon père avait dû être engendré lors de ce séjour, car

il était déjà semi-orphelin en venant au monde, son père, à peine guéri, étant retourné au combat et n'ayant pas survécu aux derniers jours de la guerre.

Le statut de jeune veuve de guerre rendit la vie d'Eter un peu plus supportable, elle ravala sa colère et ses déceptions comme des médicaments amers mais nécessaires, retroussa ses manches et commença à réinventer la vie. Elle donna à son fils le nom de son frère chéri, Guram, et se rappela les choses qui l'avaient rendue heureuse. Elle songeait aux après-midi baignés de lumière durant lesquels son frère et elle avaient fait des concours de récitation de poésie pour obtenir les compliments de leur gouvernante allemande, Martha. Eter retournait souvent dans cet endroit magique pour ramasser ce qui y avait été laissé. Et même si beaucoup de gens s'en étonnèrent – la guerre venait de se terminer et l'allemand était la langue de l'ennemi –, elle décida d'étudier la littérature allemande, car pour elle il existait une autre Allemagne, celle de Martha, celle de son père, dans laquelle il s'était souvent rendu pour affaires, l'Allemagne des frères Grimm, de Heine, de Kleist, de Novalis et Hölderlin – et bien sûr de son cher Goethe.

Elle étudia la littérature allemande et obtint même une bourse qui lui permit de joindre les deux bouts. Combien de fois nous a-t-elle raconté, à mon frère et moi, que la langue et la culture allemandes l'avaient sauvée. Elle est restée fidèle à cette langue jusqu'à la fin de sa vie, elle y trouvait chaleur et réconfort, grandeur et bonté – tout ce qui lui avait été refusé depuis l'arrestation et la déportation de son père. Mon frère avait un truc qui fonctionnait toujours : pour l'indigner, il disait que l'allemand sonnait « comme un marteau-piqueur » et qu'il refusait de l'apprendre.

Je regrette d'ailleurs de ne pas avoir consigné sous une forme quelconque les interminables disputes et discussions entre elle et Babouda II à propos des avantages de la langue allemande sur la langue française. C'étaient des combats de gladiateurs, de vraies leçons en matière de joute verbale. Les arguments avancés étaient absurdes, toutes sortes d'auteurs convoqués : la légende des Nibelungen contre la Chanson de Roland, Goethe contre Racine, Voltaire contre Kant, Musil contre Proust. Ces querelles, ces

arguments sans fin, cette confrontation des vertus françaises et allemandes ont accompagné toute mon enfance comme une petite musique d'ambiance. Et nous savions tous qu'il ne pouvait y avoir de gagnante dans ce combat, qu'on en resterait toujours à cette insatisfaisante égalité de score.

— L'allemand est la langue la plus merveilleuse du monde, ne serait-ce que parce qu'il n'y a qu'un petit *i* entre *leben*, vivre, et *lieben*, aimer, dit Babouda I par un matin ensoleillé, à la table du petit déjeuner.

Mon père était plongé dans son journal, mon frère et moi nous disputions à propos de je ne sais quoi, Oliko avait allumé la radio qui diffusait en arrière-plan de la musique folklorique : tout était comme d'habitude. Nous sentions déjà venir une discussion sans fin.

— Deda, ne recommence pas s'il te plaît, et surtout pas maintenant ! gémit mon père.

— Quoi ? Il faut bien que ce soit dit une fois.

Eter eut un regard satisfait en direction d'Oliko, qui faisait comme si elle n'avait rien entendu, même si on voyait bien qu'elle avait du respect pour sa rivale et trouvait son ouverture réussie.

— Tu me passes le beurre, s'il te plaît, mon rayon de soleil, demanda Oliko à mon frère.

Eter n'attendait pas de lauriers, mais on sentait qu'elle considérait cette phrase banale comme une petite victoire, et elle continua de manger avec contentement. La riposte vint juste avant que nous nous levions de table :

— Et vous savez pourquoi le français est la plus belle langue du monde ?

Les yeux étincelants d'Oliko effleurèrent chacun d'entre nous. Nous étions habitués à être constamment mêlés à ces éternelles discussions, nous étions leur arène, nous les animions, sans nous le jeu aurait été vain et ennuyeux.

— Parce que c'est la seule langue dans laquelle l'orgasme est qualifié de « petite mort ».

Puis elle ajouta voluptueusement *la petite mort* dans son élégant français. Mon père s'étrangla avec son thé.

— Tu as perdu la tête, ou quoi ? s'indigna aussitôt Eter. Les enfants sont à table !

Mais elle ne maugréait qu'à moitié, on voyait qu'elle aussi témoignait de la reconnaissance à son adversaire.

— C'est quoi, un orgasme ? demanda mon frère en adressant un sourire hypocrite aux deux vieilles dames.

Eter Kipiani était considérée comme une sommité de la faculté germanique de l'université d'État, où elle avait d'abord travaillé comme professeure, puis comme directrice de département. Son fils, mon père Guram, était un garçon devenu adulte beaucoup trop tôt, qui essayait de satisfaire aux hautes exigences intellectuelles de sa mère et, encore élève, de suivre le rythme des étudiants dont elle parlait sans cesse. Elle lui confiait tous ses soucis et problèmes, sous-estimant la charge émotionnelle qu'elle faisait ainsi peser sur lui. Mon père allait donc développer au fil de sa vie, dans ses rapports avec sa mère dominante, une stratégie qu'il garderait jusqu'à la fin : il lui livrait ce qu'elle voulait voir et entendre, et gardait pour lui ce qui l'agitait ou l'accablait réellement. Je suis persuadée que l'éternelle rivalité des deux baboudas avait son origine à cet endroit-là, dans le cœur de mon père.

Mon père manifesta très tôt beaucoup d'enthousiasme pour les sciences. Lors des conversations avec sa professeure principale, sa mère hochait silencieusement la tête avant de dire avec un léger regret : « J'aurais tellement aimé le passionner pour l'essentiel... » L'enseignante répondait d'un air déconcerté : « Je voulais l'inscrire à l'olympiade nationale de mathématiques pour les jeunes ! » Mais Eter se contentait de hausser les épaules.

Il gagna l'olympiade et fut envoyé l'année suivante dans une école pour surdoués fréquentée par d'autres mathématiciens géniaux à lunettes. C'est là qu'il découvrit sa grande passion : la physique. Et après avoir terminé sa scolarité avec la meilleure note, le fameux « diplôme rouge » si souvent mentionné devant mon frère, il décida d'étudier cette science. Grâce à l'intercession de certains professeurs, il fut accepté à l'Institut moscovite de physique et de technologie, l'une des institutions d'élite de l'Union soviétique.

La mère de ma mère, Babouda II, officiellement Olga, mais le plus

souvent appelée Oliko, avait eu un destin non moins tragique que son éternelle rivale. Elle aussi était venue au monde dans les remous de la soviétisation de la Géorgie, et en tant que rejeton de la bourgeoisie elle était également destinée à mener une vie facile et insouciant. Et une belle vie, surtout. Car contrairement à la mère de mon père c'était une esthète invétérée, qui avait complètement succombé à la beauté. Elle évaluait tout à l'aune de la beauté, et dès lors que quelque chose était jugé beau – une fleur, une personne, une maison, un chat ou un livre – il devenait l'objet de son ravissement, du moins jusqu'à sa découverte suivante. Il fallait qu'elle soit perpétuellement amoureuse : du monde, des gens, d'elle-même. Pour se sentir vivante, il fallait qu'elle soit ravie, enivrée, grisée de tout ce qui l'entourait. Cette qualité, j'en suis convaincue, lui a souvent sauvé la vie et l'a préservée de l'amertume – malgré de lourdes pertes, y compris celle d'un enfant ; elle lui a permis de conserver son plus grand don, qui consistait à chercher un miracle dans chaque banalité. Oui, Babouda I avait tout à fait raison de dire qu'Oliko ressemblait à un papillon virevoltant, certes très beau mais complètement instable. Parfois, son intérêt s'éteignait aussi vite qu'il s'était éveillé, et la plupart de ses projets ne se sont évidemment pas réalisés, ce qu'Eter trouvait très suspect, en tant que femme qui allait au bout des choses, elle.

Quand j'y réfléchis aujourd'hui, je ne connais personne d'autre qui ait cette faculté d'être heureux sans réserve. Et que la vie ait été tellement avare de bonheur avec elle me semble aussi injuste que stupide. Car la vie devrait être avenante avec une personne prête à la célébrer tous les jours, elle devrait danser perpétuellement avec elle. Or, comme souvent, peu importait à la vie de savoir avec quelles attentes on l'abordait, ou plutôt, dans le cas d'Oliko, peu importait aux bolcheviks.

Le père d'Oliko avait été chirurgien et un social-démocrate francophile de la première heure, un fervent partisan de la république qui n'avait duré que trois ans dans son pays ensoleillé, et, malgré la proposition de son frère de le suivre en France où il avait pu émigrer avant la Révolution, il avait décidé de rester dans sa patrie – ça ne pouvait pas être si terrible que ça. Il l'avait encore répété le

jour où il avait été exproprié et humilié, emmené par des tchékistes habillés de noir et jeté dans la prison de Metekhi. (Oliko les appelait toujours « les tchékistes », et j'ai mis un moment à comprendre que c'était la même chose que « les bolcheviks ».) On n'allait pas emprisonner le médecin-chef de l'hôpital Mikhaïlovski si facilement que ça, n'avait-il cessé de décréter, paraît-il. Et pourtant, le jour de son arrestation, où il ne prononça pas un mot, il prit sous son lit une valise toute prête.

Cette valise marron, usée, est devenue pour moi aussi au fil des ans le symbole de la violence colossale qui peut survenir dans notre vie du jour au lendemain et dévaster tout ce que nous avons bâti pendant des années de travail laborieux.

Commencèrent alors de longs mois d'une douloureuse incertitude. La mère d'Oliko passait des nuits entières devant la prison de Metekhi, pleine à craquer de gens qui n'arrivaient pas à honorer les mauvaises idoles. « La déportation aurait été pire, il avait au moins l'espoir de rester dans sa ville natale et donc à proximité de sa famille », disait Eter, qui intervenait souvent à ce moment du récit, comme si même dans la souffrance elle devait se mesurer à sa chère concurrente. Eter interrompait Oliko par un commentaire acéré, au plus tard quand celle-ci commençait à raconter la seule et unique rencontre entre son père et sa mère, laquelle avait réussi à corrompre les gardiens et à faire passer par les épais murs de la prison un paquet de nourriture constitué à grand-peine et quelques vêtements propres ; mais le père d'Oliko, affaibli par la diphtérie, avait fait tomber le paquet tellement ses mains tremblaient. Sa mère *à elle*, en tout cas, avait réussi à faire parvenir quelque chose à son père. À ce moment-là, Oliko perdait contenance et agressait Babouda I de la voix aiguë qui la caractérisait : « Comment oses-tu dire ça ! Tu n'as aucune idée de ce que ma mère a enduré et de ce que nous avons ressenti ! Toi, au moins, ils t'ont laissé ta mère, alors que moi, on me l'a aussi arrachée... »

Et c'était reparti pour un tour, avec dans les rôles principaux Eter, notre grand-mère paternelle sévère, disciplinée et abrupte, et Oliko, notre grand-mère maternelle rêveuse, romantique et enthousiaste comme une enfant.

Ce genre de scènes finissait généralement par la sortie théâtrale d'une des deux protagonistes, vexée, qui abandonnait le terrain à sa rivale. Mais nous autres restions pris dans les filets de leurs histoires, qui pour nous ne se distinguaient pas vraiment : elles étaient aussi tristes, aussi effrayantes et aussi lointaines les unes que les autres. Mon frère et moi étions condamnés à être leurs auditeurs éternels, et même lui, qui plus tard allait par sa rébellion radicale se détourner de la famille, comprenait qu'elles avaient besoin de nous, encore plus que nous n'avions besoin d'elles. Que ces tragédies et ces comédies avaient toujours eu lieu derrière des portes closes et que ce fait était sans doute le plus grand drame de leur vie.

Le goulag fut épargné au père d'Oliko. Car les conditions de détention indignes, l'absence d'hygiène, mais surtout le traitement inhumain infligé à ses codétenus par les gardes, dont le médecin plein d'entrain était témoin, causèrent rapidement sa mort. Et quand la famille crut que le pire était derrière elle, la mère aussi fut arrêtée et déportée à Petchora, dans la République des Komis. Parqués comme du bétail dans les étroites cabines sans fenêtre d'un petit bateau, ils fendirent les hautes vagues de la mer Blanche pour aller jusqu'au bout du monde, là où on ne pouvait survivre qu'en déposant sa condition humaine comme une magnifique tunique en soie devenue inutile au cœur de l'hiver.

Arrivait ensuite le passage où mon frère et moi avions les larmes aux yeux en même temps, même si nous l'avions déjà entendu des centaines de fois et que nous connaissions par cœur le choix des mots d'Oliko pour raconter ce qu'elle avait appris des années plus tard de la bouche d'une survivante : dans ce désert arctique, par un froid inimaginable, sa mère avait enseigné le chant géorgien aux autres détenues, qui en coupant du bois chantaient « Zizinatela » à plusieurs voix. La voix d'Oliko se brisait alors et il s'ensuivait une pause insupportable, qu'aucun de nous n'était capable de remplir.

La sœur d'Oliko, qui selon elle n'avait jamais préparé d'œufs brouillés de sa vie et en contrepartie passait ses journées à lire dans trois langues, se vit obligée de chercher un moyen d'assurer la vie des deux orphelines. Ainsi se maria-t-elle, comme ma Babouda I, avec un « apparatchik » (un autre mot qui me semblait menaçant et étranger,

comme la créature fantastique d'un livre de contes), c'est-à-dire un collaborateur du NKVD. Elle dit oui à quelqu'un qu'elle méprisait profondément. Et Oliko ne se débarrasserait jamais de la mauvaise conscience due au sacrifice consenti par sa sœur. Toutes les deux avaient survécu. Y compris à la guerre qui avait fait trembler le monde entier et remis les calendriers à zéro.

Lorsqu'on proposa à l'ambitieux beau-frère d'Oliko, l'apparatchik, un poste au Commissariat du peuple de Moscou, Oliko resta toute seule. Au moins son beau-frère lui laissa-t-il son vaste appartement proche de l'université, où elle suivit des études de langue et littérature françaises, en croyant ainsi témoigner à son père le respect nécessaire. Dès la première année elle tomba amoureuse d'un jeune professeur qu'elle appelait « mon troubadour », et se jeta à corps perdu dans l'aventure amoureuse. Elle était devenue une jeune femme extrêmement charmante. (Je revois toutes les photos en noir et blanc, aux bords dentelés, où elle est immortalisée dans sa jeunesse.) Elle était délicate et nimbée d'une aura d'intemporalité, aux antipodes de la sinistre et néfaste réalité d'après-guerre. Les gens avaient vécu trop d'horreurs, ils avaient désormais soif de beauté, et Oliko était prête à en donner à foison. Leur amour dut d'abord rester caché, elle était son étudiante, quoique à peine plus jeune que lui. Ils se retrouvaient en secret dans les passages et dans les ruelles pavées et ombragées de la vieille ville. Si Oliko absorbait Tbilissi comme un poème, c'est sans doute à cause de cette époque où elle avait dû disséminer son amour dans toute la ville et dans toutes ses cachettes.

« La rue Ninochvili invite à manger des prunes et à raconter des blagues. » Il n'était pas rare qu'elle lance ce genre de commentaire étrange. « Derrière le caravansérail, il y a une magnifique roseraie qui est parfaite pour s'embrasser. »

Leur amour ne se prêtait manifestement qu'aux cachettes, aux chuchotements secrets et aux regards dérobés, car il se fana dès qu'il fut transporté à la lumière du jour, comme une plante de l'ombre qui ne supporte pas le soleil. En route pour la mairie, Oliko sentait déjà que le charme se rompait, mais elle n'osa pas torpiller ce projet si longuement désiré. Leur mariage tint exactement un an. Oliko se donna beaucoup de mal pour être une femme au foyer modèle,

renonçant même à son poste de professeure de langue et littérature françaises. Mais son troubadour eut tôt fait de se transformer en un Caucasien typique, qui exigeait d'avoir tous les matins ses chemises repassées, et un repas chaud quand il rentrait le soir. Oliko périssait d'ennui et se mit à faire de longues promenades en ville en fredonnant des chansons françaises. Avec une de ces chansons, elle envoûta un élégant monsieur coiffé d'un chapeau chic qui, après un divorce douloureux, cherchait un nouvel appartement.

L'élégant monsieur était un galant ingénieur et un alpiniste passionné, à qui Oliko dut son amour des montagnes du Caucase. Cet amour des montagnes survécut d'ailleurs à leur bref mariage sans enfants. Après sa deuxième séparation, Oliko trouva enfin la vocation à laquelle elle allait rester fidèle toute sa vie : elle se mit à traduire de la littérature française. Elle avait perdu sa virginité de traductrice avec Anatole France, aimait-elle préciser à ce moment-là en pouffant de rire comme une gamine. Les maris arrivaient et repartaient, mais Anatole France, La Rochefoucauld, Romain Rolland, Balzac, George Sand, Flaubert, Jules Verne et Montaigne restaient, et surtout son « grand amour », Baudelaire, qu'elle traduisait illégalement pour le samizdat.

1. Les termes ou expressions suivis d'un astérisque sont définis dans le glossaire p. 715.
(*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

COUVERTURE

DE LA MÊME AUTRICE

TITRE

COPYRIGHT

DÉDICACE

I. NOUS

Tbilissi, 1987

Bruxelles, 2019

La cour

PRÉSENTATION

ACHEVÉ DE NUMÉRISER

NINO HARATISCHWILI

LA LUMIÈRE VACILLANTE

Elles sont quatre : il y a Nene la romantique, Ira la cérébrale, Dina l'idéaliste et Keto l'observatrice. Voisines depuis l'enfance, elles grandissent ensemble à Tbilissi, en Géorgie, au moment où l'Union soviétique s'effondre et où se pose la question de l'avenir de leur pays.

Chacune à leur manière, les quatre amies vont faire l'expérience de l'amour, de l'espoir, de la déception, de la trahison, et être confrontées aux conséquences, dans leur vie privée, de ces événements politiques et historiques qui feront bifurquer à jamais leurs existences.

Très attendu après le succès de *La huitième vie*, ce nouveau roman au souffle épique confirme que Nino Haratischwili est l'une des autrices les plus talentueuses de sa génération. *La lumière vacillante* nous entraîne aux côtés de personnages féminins inoubliables, mus par la passion et habités par des idéaux qui se heurtent à la cruauté de l'Histoire.

Nino Haratischwili, née en 1983 à Tbilissi, est une écrivaine géorgienne de langue allemande. Elle s'est d'abord fait connaître comme autrice dramatique et metteuse en scène. Son troisième roman, La huitième vie (Folio, 2021), a été unanimement salué par la critique et récompensé par plusieurs prix littéraires.

Cette édition électronique
du livre *La lumière vacillante* de Nino Haratischwili
a été réalisée le 4 juin 2024 par Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782072996016 - Numéro d'édition : 546505).
Code produit : U47236 - ISBN : 9782072996054.
Numéro d'édition : 546509.

Ce document numérique a été réalisé par Soft Office